L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

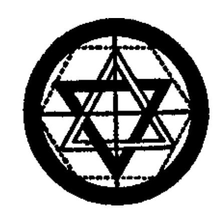
Directeur et Rédacteur en Chef

Dr Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE

Directives, par SEDIR 129
L'application de l'Evangile en l'homme : le Maître Philippe, par Robert DEPARIS 132
Le dualisme dans la religion cathare, par R. AMBELAIN . 143
Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu. Cahier de métaphysique, par Robert AMADOU 147
Un portrait du Comte Louis de Divonne, par Robert AMADOU 158
Le Ministère de l'Homme-Esprit. 3e partie (suite et fin), par L.-C. de SAINT-MARTIN 160
Nous avons lu pour vous, par Serge HUTIN 188
Appel. Communiqué important, par Philippe ENCAUSSE .. 191
La Science des Mages 192



40e Année — No 3
(Nouvelle série)

Trimestriel. - 5 F
Juillet - Août - Septembre 1966

A NOS FIDÊLES LECTEURS ET AMIS

Si vous ne l'avez déjà fait
Souscrivez votre réabonnement
pour 1966

Pour l'année 1966 — 1 numéro par trimestre :		
Abt. normal.... 15 F	**— Etranger ....**	**18 F**
Sous pli fermé :		
France .... 18 F	**— Etranger ....**	**20 F**

Versements par chèque bancaire, mandat-poste ou virement postal au compte nº 999647 — PARIS, à l'ordre de:

M. Georges COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris 20e

CHANGEMENT D'ADRESSE

Dans un but de simplification et d'accélération des envois de la revue, il est demandé à ceux de nos abonnés qui ont changé ou qui changent de domicile de bien vouloir retourner directement à l'Administrateur, G. Cochet, l'enveloppe ayant contenu le dernier numéro de la revue. L'ancienne adresse imprimée sur ladite enveloppe devra être barrée et la nouvelle devra être inscrite au-dessus. Cette documentation (ancienne et nouvelle adresse) est indispensable à la Maison qui assure le routage de la revue.

D'autre part, quel que soit le moyen utilisé pour faire connaître votre changement d'adresse, il vous est demandé de bien vouloir *joindre la somme de* 0,90 F *(timbres ou coupon) pour frais d'établissement d'une nouvelle plaque.*

Merci pour votre aide !

L'Administrateur : Georges COCHET.

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e
Dépôt légal nº 1.750. - Cert. d'inscr. à la Csion paritaire du papier de presse du 6-2-53 nº 26/28!
Imp. A.R.P. — 39, rue Victor-Hugo, Pantin (Seine)

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE

Directeur : Dr. Philippe ENCAUSSE

Administrateur : Georges COCHET
8, rue Stanislas-Meunier, à Paris-XXe



Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) - 11, quai St-Michel, Paris (Ve). (Tél. : ODE. 03-32)



Chaque rédacteur de **L'Initiation** publie ses articles sous sa seule responsabilité.

Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur *Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse,* Paris-15e, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de **L'Initiation.**

« Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres ».

DIRECTIVES (1)

par Sédir (1)

Forçons-nous ; soyons sans indulgence pour le moi ; nourrissons-le copieusement, mais nourrissons-le de ce qu'il n'aime pas. En face de chaque acquisition, de chaque aise que la vie nous offre, demandons-nous d'abord : Est-ce que j'aime cela ? est-ce que je ferai cela volontiers ? Si oui, refusons, prenons le parti contraire ; mangeons ce qui nous déplaît. Notre esprit s'allégera et s'illuminera après chacun de ces petits calices amers et deviendra du même coup capable de toucher un nombre d'esprits de plus en plus grand.

Dès lors l'Amour commencera de répandre autour de nous sa très pure clarté ; nous n'aurons plus besoin de syllogismes pour parvenir à l'action. La vraie vie sera en nous. En face des créatures et des événements notre intelligence comprendra tout de suite, notre cœur sera tout de suite ému, nos bras se tendront d'eux-mêmes pour alléger le fardeau des faibles.

Ce ne sont pas les héroïsmes prestigieux les plus difficiles ; ce sont les petits sacrifices. Ce sont donc ceux-là les plus riches. Ce sont eux, les infimes cristaux qui, fondus par milliards au foyer de l'Amour, forment les murailles impérissables de la Cité divine. L'ascèse mystique est un fait admirablement un. Il suffit que vous pensiez à Jésus pour que vos œuvres les plus vulgaires, vos préoccupations les plus lointaines se rassemblent d'elles-mêmes vers ce but, à la fois tout proche et infiniment éloigné. Et, si vous vous souvenez qu'entre tous les mondes, par centaines de mille, peuplés de créatures intelligentes et responsables, cette terre compte parmi le petit nombre de

celles qui, jusqu'aujourd'hui, ont porté le Verbe, vous comprendrez pourquoi ceux qui peuvent se sacrifier peuvent aussi se faire entendre de Celui qui est la Parole du Père.

Jésus attend parce qu'Il me veut tout entier : depuis mon corps, construit par Ses ministres, jusqu'à mon cœur où Ses anges édifient Son sanctuaire. Il attend, parce qu'Il ne veut pas me prendre ; Il veut que je me donne ; Sa tendresse n'aime que ce que je Lui offre. C'est en vue de ce geste qu'Il a disposé sur ma route les fondrières et les mirages ; puisque je n'ai pas voulu Le croire, je dois faire mes expériences. La fatigue et la peur me tourneront vers Lui. Je n'ai pas voulu L'écouter. Du même bond que l'homme poursuivi par le fauve se jette au fleuve, quelque nuit, affolé par le remords, je plongerai dans les courants irrésistibles de l'Amour.

●

Attention à l'imprudence, attention à la présomption ! Plusieurs parmi les hommes de bonne volonté sont imprudents qui, voulant imiter Jésus, fréquentent les bas-fonds de l'enfer social dans le dessein de faire luire une espérance aux yeux éteints des désespérés, ou de raviver la notion morale dans la conscience engourdie des criminels ou des pervers. Certes, l'élan de ces convertisseurs est digne de louange, mais combien échouent dans ces généreuses tentatives, soit qu'ils aient présumé de leurs forces, soit que, croyant faire un geste fraternel, ils aient en réalité obéi à une convoitise obscure dont il n'ont pas su démêler, au profond d'eux-mêmes, l'insidieuse sollicitation. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils se trompent lourdement et sur eux-mêmes et sur le misérable qu'ils voulaient aider, car on ne sauve personne de force. Et le destin n'a pas de pitié pour nos erreurs ; le Ciel seul accorde Son indulgence.

Le philanthrope au zèle imprudent, qui se laisse entraîner par le milieu corrompu qu'il voulait assainir, la rigoureuse loi de causalité l'oblige à endosser plus tard les conséquences personnelles de son échec et, de plus, elle le tient pour responsable des chutes plus profondes dont sa faiblesse aura été la cause chez les malheureux qu'il n'a relevés du ruisseau que pour les y laisser retomber.

Mais ne penchons pas non plus vers un excès de prudence. Si le disciple avancé, le « *soldat du Christ* », doit courir au-devant des luttes et des risques spirituels, tout chrétien a le devoir de ne se détourner d'aucune des épreuves sociales qu'il rencontre sur sa *route*. Si le bon bourgeois se détourne du chemin, il fait mal et il attire sur sa tête le destin de ce vagabond et les vices mêmes qui peut-être ont réduit ce frère à la mendicité. D'autres exemples viennent tout naturellement à l'esprit ; inutile, n'est-ce pas ? de les énoncer.

Le « soldat du Christ », lui, est un chrétien vieilli sous le harnais mystique ; il a pas mal travaillé déjà, il possède une expérience, et Jésus, en le prenant à Son service, lui donne des armes. La bataille, c'est son affaire ; il doit montrer du courage ; et, pour lui, l'imprudence n'existe pas. Un tel homme ira donc au-devant des complications ; il recherchera partout les désespérés, les négateurs, les vicieux, les ignorants, les révoltés, les inertes, pour les sortir de leurs marécages : et, s'il succombe dans les tentatives téméraires où l'entraîne son zèle, les anges le secourent, et Jésus reviendrait pour lui seul sur la terre plutôt que de le laisser se perdre.

SÉDIR

(1) *Bulletin des Amitiés Spirituelles* (avril 1966).

ERRATUM

Dans l'article de Robert Amadou, « Présentation de l'Ordre martiniste », paru dans **l'Initiation** n° 2 de 1966, le quatrième et dernier schéma de la page 66 doit être corrigé ainsi : le chiffre 1 est inscrit dans le chiffre 4, comme celui-ci l'est dans le 0. Telle est la figure proposée par Saint-Martin, qu'exige et qui éclaire le contexte.

L'APPLICATION DE L'ÉVANGILE EN L'HOMME : "LE MAITRE PHILIPPE"

par Robert DEPARIS

Dans une lettre qu'il adressait le 20 décembre 1925 à Notre S.G.M. Philippe ENCAUSSE, le docteur LALANDE plus connu sous le nom de Marc HAVEN écrivait ceci : « Pour vous expliquer Maître PHILIPPE cher ami, il faudrait des semaines de communion mentale avant d'arriver à pouvoir vous donner une lueur. »

Encore, Marc HAVEN connaissait-il le Maître PHILIPPE puisqu'il avait été son gendre... c'est vous dire mon embarras d'avoir à traiter un sujet à la fois si vaste, si difficile, si délicat. Je serai donc certainement inférieur à ma tâche, mais celle-ci sera tout de même simplifiée par le cadre précis qui m'est imparti par le titre du sujet. Ce titre marquant strictement les limites de mon propos, je vais donc m'efforcer de montrer, par l'exemple de Monsieur Philippe, quelle action peut avoir l'Evangile chez l'homme qui le fait passer totalement dans sa vie.

Je pense qu'il serait inutile de vous retracer en détail la vie de Monsieur PHILIPPE. Elle vous est certainement déjà connue par l'importante littérature que, sans remonter jusqu'à Marc HAVEN et à Papus, lui ont consacrée des auteurs tels que notre S.G.M. Philippe ENCAUSSE, Alfred HAEHL, le docteur BERTHOLLET, notamment. Mais je crois qu'il est nécessaire, pour bien nous mettre en présence de notre personnage de rappeler brièvement les grandes lignes de son existence, qui fut relativement courte comme nous le verrons dans un instant.

Anthelme, Nizier PHILIPPE naquit à Loisieux en Savoie, le 25 avril 1849 dans une modeste famille d'agriculteurs et son enfance, jusqu'à 14 ans, fut semblable à celle de tous les petits villageois. A ce moment de sa vie il part pour Lyon et entre en apprentissage chez son oncle, établi boucher en cette ville. Très studieux il emploie ses loisirs à s'instruire et à se cultiver, ce qui lui permet de prendre quatre inscriptions à la Faculté de médecine de Lyon, où il suit les cours d'officier de Santé. Très jeune il a réalisé déjà des guérisons par la seule thérapeutique spirituelle et, c'est précisément le fait d'avoir osé guérir ainsi des malades du service hospitalier qu'il fréquente comme étudiant qui l'empêchera d'obtenir son diplôme, puisqu'on lui interdit l'accès aux cours avant qu'il ait pu prendre sa dernière inscription.

En 1877 le jeune Philippe épouse une malade qu'il a guérie, Jeanne Julie LANDAR. De cette union naissent deux enfants, une fille

Jeanne Victoire, et trois ans plus tard un fils Albert. La première, mariée au docteur Emmanuel LALANDE, connu sous le nom de Marc HAVEN, décédera en Août 1904 à 26 ans. Le second ne vivra que trois mois. Quant au Maître PHILIPPE, il se désincarne un an après sa fille, le 2 août 1905 à l'âge de 56 ans.

Pour les raisons déjà indiquées, je m'abstiendrai d'entrer dans le détail des guérisons et des faits extraordinaires qui ont marqué cette vie que je viens d'évoquer à grands traits. Vous connaissez certainement déjà un certain nombre de ses prodiges qui pourraient s'inscrire dans la « légende dorée » et il faudrait des volumes pour les relater tous.

Je n'en citerai que quelques-uns pour illustrer mon propos et pour montrer comment le Maître PHILIPPE a vécu l'Evangile, mais je vous propose avant toute chose de tenter d'éclairer la personnalité de notre thaumaturge.

C'est là, il ne faut pas se le dissimuler une tâche difficile, voire audacieuse : il y a d'abord dans tout personnage hors série quelque chose qui nous dépasse, qui fait que nous ne comprenons pas, que nous comprenons mal ou, à tout le moins, que nous hésitons à comprendre.

Ensuite nous nous trouvons comme inhibés par le respect. Enfin, il faut bien le dire, la difficulté se trouve encore aggravée par les déformations que l'enthousiasme même de ses admirateurs font subir au vrai visage du héros. Il en est de même pour tous les grands saints, pour tous les guides, pour toutes les lumières de l'humanité, et Monsieur Philippe n'échappe pas à la règle commune.

C'est ainsi que certains ont été amenés à insinuer, pour ne pas dire à affirmer, que le Maître PHILIPPE était une réincarnation du Christ. Cette prise de position est d'une extrême gravité, car il y aurait sacrilège à rendre à un homme, quelles que fussent ses vertus, un culte réservé à Dieu. Il faut en une telle matière se montrer d'une extrême prudence et s'en tenir à deux propos du Maître qui règlent définitivement la question.

Par le premier de ces propos, Monsieur PHILIPPE déclare :

« J'ai un Ami qui est avec moi et que vous ne voyez pas... cet Ami qui ne me quitte jamais ne veut pas que l'on m'insulte ; si quelqu'un m'insulte il ne pardonne pas. Moi je pardonne, mais je connais des personnes à qui j'ai pardonné qui sont passées de l'autre côté sans être pardonnés de mon Ami. Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Si vous insultez Celui qui est avec moi vous n'aurez point de pardon. »

Ainsi Maître Philippe nous dit lui-même que le Christ est son Ami, ce qui montre à l'évidence qu'il n'est pas Jésus lui-même.

Et voici le deuxième propos :

« Beaucoup d'entre vous pensent que je suis Jésus ou presque Lui-même. *Détrompez-vous* je suis le chien du Berger. » Cette dernière précision est concluante : le Berger c'est le Christ (et je n'en citerai

pour preuve que la Parabole du Bon Pasteur), quant au chien du Berger, c'est celui qui veille sur le troupeau et c'est d'ailleurs ainsi que SEDIR qualifie les guides de l'Humanité.

Mais alors s'il n'est pas le Christ qui donc est ce thaumaturge, presque sans précédent, qui guérit d'un mot, d'un regard, par sa seule présence, et, fait plus notable encore, qui guérit immédiatement ?

Nous le voyons à l'Hôtel Dieu de Lyon assurant un malade qu'on devait amputer le lendemain, qu'il conserverait sa jambe. Ce qui arriva en effet à l'étonnement du chirurgien. Nous le voyons rue Tête d'Or guérir instantanément une hydropique qui n'avait plus que quelques jours à vivre au dire de la Faculté... On en pourrait citer des centaines et A. HAEHL nous dit avoir eu communication de 68 attestations de guérison signées des malades eux-mêmes déclarant avoir été guéris sans attouchement, sans remèdes, soit aux séances, soit à distance, sans que le Maître les ait vus.

Les dons de voyance et de divination sont aussi surprenants et dépassent tous les phénomènes bien connus de la para-psychologie.

Philippe ENCAUSSE dans son ouvrage sur le « Maître PHILIPPE de Lyon, Thaumaturge et homme de Dieu » cite à ce sujet un fait qui se passe de commentaire : « Un monsieur vient assister à l'une des séances de Maître PHILIPPE et demande à parler au Maître. On lui pose cette question : « Est-ce pour vous ? » « Pour moi ? répondit-il, vous me croyez donc aussi bête que tous les gens qui sont là ? non, je ne viens pas pour moi. Je suis simplement chargé de faire une communication et quant à moi je n'ai rien à demander. » Philippe le regarde et lui dit : « Monsieur, voulez-vous venir dans la petite chambre à côté ? » Là Philippe lui dit : « Savez-vous donc ce que vous faisiez le 28 juillet 1884 à trois heures du soir ? Vous étrangliez une femme. Ne craignez rien, moi seul vous ai vu. La police ne va pas tarder à vous découvrir mais, si vous voulez demander pardon à Dieu tout de suite on ne vous trouvera pas » — et cet homme est tombé à genoux, implorant le pardon du Ciel.

L'explication à la fois prudente et plausible de ces faits étonnants c'est certainement celle qui découle des ouvrages de PAPUS, de Philippe ENCAUSSE, de SEDIR, d'Alfred HAEHL, c'est que le Maître PHILIPPE était un missionné, un guide, un Ami de Dieu. Mais cela n'exclut pas son caractère humain, et ce n'est pas le diminuer que de dire qu'il était un homme. C'était au physique un homme comme beaucoup d'autres, rien en apparence ne le signalait à l'attention. De corpulence assez forte, légèrement bedonnant, volontiers jovial, son aspect était plutôt celui d'un bourgeois débonnaire.

Comme nous l'avons vu il était marié et, de la façon la plus normale et la plus naturelle, il avait eu deux enfants. Il avait même, ce que ceux qui s'en abstiennent appelleraient une faiblesse : il fumait beaucoup. Il ne dédaignait d'ailleurs pas la distraction et se montrait volontier au théâtre.

Mais il n'était pas besoin de connaître beaucoup Monsieur Philippe pour déceler sous ces dehors, somme toute assez communs, quelque

chose qui l'était beaucoup moins : c'était cette incommensurable bonté qui l'avait fait surnommer : le père des pauvres. Ce n'était pas cette bonté, somme toute assez répandue, toute à fleur de peau, qui consiste à faire plaisir quand cela ne coûte rien, ou quand cela peut éventuellement rapporter quelque chose, cette bonté à base de sensiblerie qui connaît des limites.

C'était chez le Maître PHILIPPE la bonté totale qui absorbe tout l'être, qui ne se révèle que par son rayonnement et qui est toute tissée de sacrifice. C'était en un mot, la bonté évangélique telle qu'elle nous est demandée par Notre Seigneur Jésus Christ, la Charité au sens divin du terme. La doctrine du Maître, celle de la régénération spirituelle fondée sur le précepte Christique : « Aimez-vous les uns les autres ». Il disait : « Pour construire une maison il faut commencer par la base, car si l'on commence par le haut, tout s'écroule, mais il faut avoir des matériaux et ces matériaux sont d'aimer son prochain comme soi-même. »

Ainsi, pour Monsieur PHILIPPE (je cite encore ses paroles) : « C'est la charité qui engendre la vraie foi et qui nous enseigne la prière ; la prière sans la charité c'est facile et la foi sans la charité ce n'est pas la foi. »

Cet enseignement est conforme à celui de l'Apôtre Paul : « Quand j'aurai encore toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai point la charité je ne suis rien. » Mais, connaissant la faiblesse humaine, PHILIPPE trouvait cette formule : « C'est difficile d'aimer son prochain comme soi-même... et pourtant c'est facile : Aimez-vous moins vous-même ».

Nous n'aimons pas le prochain, en effet parce que nous nous aimons trop et cet amour exagéré de nous-même s'appelle « Orgueil », c'est la pierre d'achoppement de l'avancement spirituel. C'est, nous dit le Maître, « la source de tous nos maux... qui nous oblige à penser à nous avant de penser à nos frères... et qui nous empêche d'avancer. »

Lorsque l'on examine en détail les actes et les enseignements du Maître PHILIPPE, on s'aperçoit très vite que s'il prône la Charité avant toute chose, il en conditionne la réalisation à l'oubli de soi-même. Son enseignement à ce sujet est formel : « Le mot « Moi » nous empêche de faire le bien parce que nous disons ceci : « Si je donne tout ce que j'ai que ferai-je ensuite « Moi » ? »

Il rappelle souvent l'axiome évangélique : « Si vous n'êtes semblable à l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » Entrer dans le Royaume des Cieux, c'est-à-dire se régénérer totalement jusqu'à réintégrer l'intimité du Père. Mais pour y parvenir la difficulté est précisément d'être petit, de prendre conscience de notre totale dépendance à l'égard de Dieu, de reconnaître notre faiblesse.

Monsieur PHILIPPE n'y manque pas. Il ne cesse de se proclamer le plus petit de tous et, loin de se glorifier des prodiges qu'il accomplit, il en glorifie Dieu en disant : « C'est parce que je suis petit que Dieu exauce mes prières » — Par son dépouillement intérieur, par son humilité qui rejette tout mérite personnel, qui toujours rapporte tout

au Père, par sa soumission constante, il s'est vraiment fait le pauvre en esprit de l'Evangile.

C'est par ce renoncement, par cette abnégation totale, par cet anéantissement du « Moi » qu'il parvient au plus haut sommet de la Charité qui est le Sacrifice.

Le Sacrifice est en effet pour lui, une véritable clé : « Toute guérison, dit-il, se paie par soi-même (c'est-à-dire par le malade) ou par autrui se substituant à vous. » C'est pourquoi nous le voyons souvent demander à ceux qui sollicitent une guérison de faire une promesse. Dans maintes circonstances il associe même l'assistance à la guérison en faisant promettre à tous ceux qui sont là de ne pas dire de mal du prochain pendant un certain temps, ou à tel ou tel de renoncer à poursuivre un procès.

Quant à lui-même toute sa vie n'est qu'une généreuse offrande. Pour soulager les autres il appelle sur lui les épreuves ! Il soulage en assumant la souffrance d'autrui et l'on pourrait dire qu'après le Christ il a accompli ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : « Il a pris nos infirmités et il a porté nos maladies. »

Il exalte d'ailleurs constamment la valeur rédemptrice de la souffrance : « Ce n'est que par elle, dit-il, qu'on peut détruire cet orgueil qui s'oppose à la charité ». On nous dit qu'il était d'apparence joviale, bien sûr, puisqu'il posait en principe qu'il faut sourire dans l'ennui et ne jamais manifester sa tristesse. Mais il nous suffit de regarder ce masque douloureux que nous montrent certains de ses portraits pour avoir une idée de ce que recouvre d'indicible souffrance ce masque qui nous fait penser à la tragique effigie de l'Ecce Homo.

Nous verrons jusqu'où pouvait aller l'esprit de sacrifice de Maître PHILIPPE en revenant sur le décès prématuré de ses deux enfants, que j'ai évoqué en commençant. On pourrait s'étonner qu'un homme ayant à son actif tant d'étonnantes guérisons n'ait pu conservers ses propres enfants en faisant usage de ses facultés supra-normales. Or, l'un de ses historiographes les plus qualifiés, le docteur BERTHOLLET, nous rappelle que « selon la loi occulte les pouvoirs transcendantaux ne sont donnés au bénéficiaire que pour les utiliser en faveur des autres ». Et cela, le Maître le savait tellement bien qu'il ne cessait de répéter que l'on ne doit pas demander pour soi-même.

On rapporte à ce sujet que lorsque sa fille se trouva trois jours avant sa mort dans un état désespéré, le mari de la malade, sa mère, toute la famille, lui demandèrent sa guérison. Monsieur Philippe répondit alors : « La volonté du Ciel est qu'elle s'en aille ; cependant pour vous prouver que le Ciel peut tout, elle ira mieux pendant deux jours, mais le troisième elle reviendra à l'état où elle est en ce moment. » C'est exactement ce qui arriva et la fille du thaumaturge succomba au mal qui depuis longtemps la terrassait.

En réalité, non seulement le Maître, se souvenant que Jésus a dit : « Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi », s'était interdit d'intervenir, mais il avait délibérément sacrifié sa fille. Nous en avons la preuve par cette parole qu'il eut après sa

mort et qui nous est rapportée par l'émouvant témoignage d'Alfred HAEHL : « Elle est partie pour aplanir le chemin. » Il savait donc pourquoi il l'avait laissée mourir — Et pourtant, *parce qu'il était homme* et que des liens qui n'étaient pas seulement ceux de la chair l'unissaient à la disparue, il disait que « cette mort l'avait crucifié vivant ». Nous savons d'ailleurs que cette fin altéra profondément la santé du Maître PHILIPPE et précéda de peu sa propre désincarnation. Tel son Divin modèle, le Bon Pasteur de l'Evangile, il avait donné sa vie pour ses brebis.

SEDIR a dit de PHILIPPE que sa doctrine était l'Evangile seul et nous pourrions à ceux qui viennent d'être cités ajouter bien d'autres exemples qui nous montreraient combien fut totale la conformité de sa vie aux enseignements du Nouveau Testament. Il n'est pas un acte de cette vie qui ne soit marqué du sceau de la Charité qui forme l'essentiel de l'Enseignement Evangélique. Si les guérisons constituent l'aspect le plus spectaculaire de cette conformité, bien des actions moins voyantes pourraient nous la confirmer.

Ainsi, nous pourrions voir que Monsieur PHILIPPE, né matériellement pauvre, utilisa pour le soulagement des malheureux la plus grande partie de la fortune acquise par son mariage. Il considérait que rien ne lui appartenait qui ne vienne du Ciel et il « restituait » en quelque sorte, en payant le loyer des pauvres gens menacés d'être jetés à la rue, en acquittant des dettes pour mettre fin à des poursuites judiciaires, en munissant d'un pécule des dévoyés que la misère risquait de rejeter au ban de la société. — On ne s'étonnait plus de le voir par les plus grands froids, sortir de chez lui vêtu d'un confortable pardessus... et y rentrer en complet veston. Il était vraiment le bon Samaritain.

Toujours il opposa au mal qu'on lui faisait le pardon des injures. Il le fit même jusqu'à l'héroïsme puisque, par exemple, poursuivi à plusieurs reprises pour exercice illégal de la médecine, il ne chercha pas à se défendre, continua de guérir... et le jour vint où les poursuites cessèrent. Attaqué, diffamé, calomnié, il se vengea en faisant du bien à ses ennemis dès que l'occasion lui en fut offerte ; il pardonna jusqu'à 70 fois 7 fois...

Cette indéfectible charité produisit en lui l'inestimable grâce de la Foi qui soulève les montagnes. Et si tant est qu'il nous soit permis de lever le voile du mystère, peut-être tenons-nous là la clef de ces prodiges dont nous nous émerveillons, qui font rêver les amateurs de pouvoirs et qui laissent sceptiques ceux qui ne jugent de toutes choses qu'avec leur froide et pauvre raison.

Nous savons tous que le mot Evangile signifie « Bonne Nouvelle » et c'en est bien une en effet que nous apporte le message de Notre Seigneur Jésus-Christ, car il contient la Suprême Connaissance, la Vérité Une. Lorsqu'on s'attache à l'étudier avec les yeux de l'esprit, on s'aperçoit, comme le dit Emmet Fox, qu'il est le seul exposé parfait que nous possédions sur la nature de Dieu, de l'Homme, de l'Univers, et sur les rapports qui les unissent... Il nous fournit une méthode

pratique pour développer notre âme, refaçonner notre existence et orienter notre destin. Jésus nous révèle le sens de la vie et de la mort : Il nous montre pourquoi nous commettons des erreurs, pourquoi nous cédons à la tentation, pourquoi nous devenons malades, ou pauvres ou malheureux, et chose plus importante encore, Il nous dit comment tous ces maux peuvent être écartés.

En un mot l'Evangile contient le processus de la Rédemption, de la Régénération de l'Etre. Celui qui le met exactement en pratique, celui qui vit l'Evangile comme le vécut Monsieur PHILIPPE, est rétabli dans la mission pour laquelle l'homme avait été créé — celle de témoin de la Divinité, pour reprendre l'expression de L.C. de Saint Martin. Dans ce sens nous sommes tous des missionnés mais nous ne comprenons pas quelle est notre mission. Pourtant, l'action de l'Esprit Saint aidant, tout est possible. Rappelons-nous l'épisode du figuier maudit. Les disciples demandent au Seigneur : « Comment cet arbre s'est-il subitement desséché ? » Et Jésus leur répond : « En vérité je vous le dis, si vous avez la foi, si vous n'hésitez pas en vous-mêmes et que vous croyez que tout ce que vous dites arrivera, non seulement vous ferez ce que j'ai fait à ce figuier, mais même si vous dites à cette montagne « jette-toi dans la mer », elle s'y jettera. C'est pourquoi je vous dis : « Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous l'obtiendrez et vous l'aurez. »

Certes, l'Evangile a plusieurs sens, mais il a d'abord un sens littéral, et quand Notre Seigneur s'exprime d'une façon si claire et si formelle, il ne parle pas pour ne rien dire. C'est précisément notre manque de foi qui nous fait négliger le sens littéral pour en chercher d'autres souvent discutables. Notre faiblesse est de juger ces choses trop belles pour être vraies. Nous lâchons pour l'ombre la proie qui est à notre portée. L'arbre de notre orgueil nous cache la forêt des grâces qui nous sont offertes. Nous ne sommes pas assez petits pour comprendre l'Evangile.

Or, il est écrit dans l'Imitation : « Voulez-vous comprendre parfaitement et goûter les paroles de Jésus-Christ ? Appliquez-vous à conformer toute votre vie à la sienne. » C'est précisément ce qu'a fait le Maître PHILIPPE : il s'est appliqué à imiter le Divin modèle au point que l'on peut constater avec SEDIR « qu'il a si bien créé le moule que le VERBE est descendu en lui. »

SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE LA SIXIÈME ÉDITION (1966)

Note de l'Editeur (8). — Avant-Propos (9). — Première rencontre de Papus avec M. PHILIPPE (14). — Un curieux document (17). — Définition de la Maîtrise et analyse du mot « Maître », par Papus (21). — Naissance de Nizier Anthelme PHILIPPE en 1849 (23). — Thème astrologique de M. PHILIPPE, par Marius Lepage (23). — Premières études de médecine à la faculté de Lyon (24). — Attaques contre M. PHILIPPE (25). — Hommage rendu par le regretté Professeur Edmond Locard, de Lyon (28). — Mariage de M. PHILIPPE (29). — Ses débuts et son action à Lyon (32). — Quelques exemples de guérisons étranges (32). — A propos d'un doctorat en médecine (36). — Anecdotes sur le Maître PHILIPPE (37). — Emouvante confession de Papus (46). — Opinion du docteur Emmanuel Lalande (« Marc Haven ») (49). — L'incarnation de l'Elu, par Papus (52). — Création de l'Ecole de Magnétisme et de Massage de Lyon (59). — Hommage rendu au Maître par Papus (63). — Papus et M. PHILIPPE à la Cour de Russie (67). — Message de Papus à l'Empereur Nicolas II (68). — Son action secrète à la Cour (70). — Evocation, par Papus, du fantôme d'Alexandre III, père du Tsar. Récit de Son Excellence M. Maurice Paléologue, Ambassadeur de France en Russie (74). — Entrevue accordée par le Tsar à M. PHILIPPE (78). — Une guérison miraculeuse obtenue par M. PHILIPPE (81). — Courageuses révélations de Papus sur l'Empire des Tsars (87). — Attaques de la police russe contre Papus et son Maître spirituel M. PHILIPPE (89). — Anecdotes (90). — Ascendant de M. PHILIPPE sur les souverains russes (94). — Papus et Raspoutine : Opinion de Raspoutine sur Papus et de Papus sur Raspoutine (98). — Jugement porté sur le Maître par Victor-Emile Michelet (100). — En plein mysticisme, le Maître Inconnu (M. PHILIPPE) par Papus (105). — St-Yves d'Alveydre, maître intellectuel de Papus (112). — Message d'amitié adressé à Papus par les Martinistes russes (113). — La « mort » de M. PHILIPPE (2 août 1905) (115). — Notes et rapports secrets de police (115). — Un disciple du Maître : Paul Sédir (133). Emouvant hommage rendu à son Maître par Paul Sédir (133). — Les débuts de Paul Sédir ; sa rencontre avec Papus (147). — Ses derniers instants (3 février 1926) (relatés par Max Camis) (155). — Documentation inédite sur les rencontres de Paul Sédir avec le Maître PHILIPPE (159). — Anecdotes contées par Paul Sédir (163). — Deux curieux documents (166-167). — Choix d'enseignements personnels donnés par M. PHILIPPE à Paul Sédir (173). — Un autre disciple aimé du Maître : M. Jean Chapas (175). — Biographie, anecdotes sur le Maître PHILIPPE (187). — Apparitions posthumes de M. PHILIPPE (207). — Quelques pensées du Maître PHILIPPE (209).

★

PAROLES DE M. PHILIPPE (223) : Ame (224). — Amour du prochain ; Charité (226). — Anges (232). — Animaux (234). — Antipathie (236). — Apôtres (236). — Bien et Mal (237). — Chemins (241). — Ciel (242). — Clichés (242). — Colère (244). — Communion (245). — Confession (245). — Connaissance (246). — Couleurs et Sons (246). — Courage (247). — Création (247). — Crémation (248). — Croix (248). — Destin (248). — Diable ; Démons (249). — Diamant (250). — DIEU (250). — Les Dieux (250). — Distinctions honorifiques (251). — Divorce (251). — Double (251). — Ecritures (252). — Enfants de Dieu ; Envoyés divins (252). — Enfer (253). — Epreuves ; Souffrance (255). — Esprit ; les Esprits (262). — Etudes scolaires (263). — Evangile (263). — Evolution ; Perfectionnement (264). — Familles (267). — Foi (268). — Folie (270). — Gaspillage (270). — Guérisons (271). — Guerre (273). — Homme (273). — Hygiène alimentaire (275). — Intelligence (275). — JESUS-CHRIST (275). — Juifs (282). — Libre-arbitre (282). — Livre de Vie (283). — Lois (283). — Lune (284). — Magie (284). — Magnétisme (284). — Maladies (287). — Mariage (288). — Martinisme (288). — Matière (289). — Médisance (290). — Mort (290). — Les Morts (294). — Occultisme (294). — Oraison dominicale (295). — Orgueil (296). — Paradis (297). — Pardon (297). — Pensée (301). — Persévérance (302). — M. PHILIPPE lui-même (302). — Plantes (303). — Prédestinés (Etres) (304). — Prédictions de M. PHILIPPE et de Papus (304). — Prêtres (310). — Prière (310). — Procès (317). — Prophètes (318). — Providence (318). — Purgatoire (318). — Races (319). — Règles de Vie (320). — Réincarnation (327). — Religions (330). — Responsabilité (331). — Résurrection (332). — Rêves (332). — Sacrifices (332). — SAINT-ESPRIT (333). — Secret (334). — Sommeil (334). — Spiritisme (335). — Sport (336). — Suicide (336). — Superstition (337). — Temps (337). — Tentation (337). — Terre (337). — Théosophie (338). — Timidité (338). — Univers (338). — Végétaux (339). — Vierge (La Sainte) (339). — Visions (340). — Voie (342).

A PROPOS DE CAGLIOSTRO (344)

★

ILLUSTRATIONS : Pages 3, 4, 51, 71, 72, 101, 102, 103, 104, 114, 127, 128, 131, 132, 149, 157, 161, 166, 167, 168, 174, 183, 184, 185, 186, 208, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 277, 278, 345.

★

PORTRAITS : BARDY (161). — Dr E. BERTHOLET (219). — Emile BESSSON (131, 221). — Jean BRICAUD (219). — CAGLIOSTRO (345). — M. Jean CHAPAS (174, 183, 185, 215). — Mme J. CHAPAS (215). — Georges DESCORMIERS (« Phaneg ») (216, 221). — Dr Gérard ENCAUSSE (« Papus ») (72, 103, 104, 149, 161, 183, 184, 217). — FAMILLE IMPERIALE RUSSE (72, 101). — Albert FAUCHEUX (« Barlet ») (220). — Louis GASTIN (220). — N.S. JESUS-CHRIST (277, 278). — Dr Emmanuel LALANDE (« Marc Haven ») (51, 161, 183, 184, 215). — Mme E. LALANDE (née PHILIPPE) (114, 215). — Albert LEGRAND (222). — Yvon LE LOUP (Paul SEDIR) (132, 157, 161, 216). — Louis MARCHAND (220). — Lucien MAUCHEL (« Chamuel ») (221). — Victor-Emile MICHELET (220). — Grand-Duc NICOLAS (104). — M. PHILIPPE (3, 4, 114, 128, 161, 183, 184, 185, 186, 208, 215, 216, 222, 245). — Mme PHILIPPE (215). — RASPOUTINE (71, 102). — Mme Jeanne ROBERT-ENCAUSSE (220). — SAINT-YVES D'ALVEYDRE (218).

Quelques commentaires sur le livre
Le Maître PHILIPPE, de Lyon

● « Guérisseur et homme de Dieu, le Maître PHILIPPE nous apparaît ici en un portrait saisissant, brossé d'une main pieuse par son filleul Philippe Encausse, fils de Papus. Riche de documents inédits, cet ouvrage nous apporte le témoignage d'une vie tout entière consacrée à la charité. » (*L'Avenir Médical*, Lyon.)

● « Le livre ému et tout de piété filiale du Dr Encausse détruit une légende. Le Maître PHILIPPE n'était pas un charlatan mais un Inspiré... Accompagné de documents photographiques intéressants, cet ouvrage soulève beaucoup de problèmes. » (Guy VINATREL, *Contacts littéraires et sociaux*, Paris.)

● « Le Docteur Philippe Encausse, fils de Papus, a consacré au Maître PHILIPPE une biographie passionnante. » (*Astres*, Paris.)

● « Un livre remarquable. » (*Le Savoyard de Paris.*)

● « On ne peut méconnaître que, par les faits qu'il évoque, ce courageux ouvrage rompt avec le conformisme habituel des milieux médicaux. » (*La Tribune psychique*, Paris.)

● « C'est certainement l'un des ouvrages les plus importants sur l'Occultisme publiés récemment, et le prix accordé par l'Académie des Sciences morales et politiques est hautement mérité. » (*Mondo Occulto.*) (*Studi Iniziatici*, Naples.)

● « Qui pouvait mieux révéler cette extraordinaire figure attachante et mystérieuse que le filleul du Maître PHILIPPE, de Lyon ? » (*Tout Savoir*, Paris.)

● « Comme dans tous les ouvrages du Docteur Philippe Encausse sur ces sujets, nous voyons vivre tous les hommes de cette époque : Papus, Sédir, Lalande, Bricaud, Besson — un des rares survivants encore vivants, sinon le seul — Jean Chapas, etc... Une documentation abondante et de première main, une iconographie bien présentée contribuent à l'intérêt d'un livre qui complète de belle façon l'ouvrage précédent du même auteur : « Sciences occultes. Papus, sa vie, son œuvre. » (*Le Symbolisme*, Laval.)

● « Le Docteur Encausse nous apporte une documentation fort riche sur un des hommes les plus étonnants qui aient jamais vécu sur notre globe... Tout est exposé avec force détails et nous révèle des pages presque inconnues de l'histoire de l'Occultisme et de l'histoire européenne dans la période qui a précédé la guerre de 1914. » (*Evolution*, Paris.)

● « Dans ce livre, solidement documenté, l'auteur réunit plusieurs témoignages et appréciations venant des « fils spirituels » du Maître PHILIPPE, surtout Papus, Chapas, Marc Haven et Sédir... Le résultat est convaincant. » (*L'Astrosophie*, Nice.)

● « En outre de ses qualités documentaires, ce livre possède le pouvoir de communiquer une indicible impression de sécurité spirituelle en ce sens qu'il démontre, à travers l'exposé de la vie de PHILIPPE, de Lyon, que Dieu ne demeure jamais sans témoins sur la terre ! Un livre captivant sur un homme remarquable, grand par le cœur et par sa science spirituelle. » (*La Revue Spirite,* Soual.)

● « Nul mieux que le docteur Philippe Encausse ne pouvait évoquer l'attachante figure du Maître PHILIPPE, de Lyon... Documentation solide, puisée aux meilleures sources... Le chapitre intitulé « Papus et M. PHILIPPE à la Cour de Russie » mérite de retenir l'attention des historiens. » (Robert Amadou, *La Revue Métapsychique,* Paris.)

● « Un livre fort documenté sur la vie d'un thaumaturge peu connu Nizier Anthelme PHILIPPE. » (*Bien-Etre,* Paris.)

● « Riche d'une documentation abondante autant que précise sur les débuts, les prodiges, les guérisons, la vie et les enseignements du Maître PHILIPPE, ce livre est un *témoignage humain, sensible et combien émouvant.* » (*Santé d'Abord, Paris.*)

● « Tant de calomnies ou de mauvaises interprétations ont sévi autour de cette mystérieuse figure que l'on doit féliciter Philippe Encausse d'avoir définitivement chassé tous ces voiles issus de l'ignorance humaine. » (*L'Heure d'Etre,* Paris.)

● « Dans un curieux livre qui vient de paraître sous le titre : « Le Maître PHILIPPE, thaumaturge et homme de Dieu », le Docteur Philippe Encausse fait revivre une des plus étranges figures de l'occultisme moderne. Livre passionnant qui fera sans doute sourire les sceptiques mais qui apporte de précieux enseignements à ceux qui savent lire au-delà des pauvres mots de tous les jours. » (*La Presse-Magazine,* Paris.)

● « Livre plein de ferveur consacré à celui que Papus lui-même considérait comme son maître. De nombreux textes et documents iconographiques inédits enrichissent cette étude. » (*Le Parisien Libéré.*)

● « Une mine d'informations utiles sur celui qui fut le Maître de Papus. » (*Ici-Paris.*)

● « Livre passionnant dans lequel le Docteur Philippe Encausse conte la vie d'un *étrange personnage qui fut un maître et un guide pour* Papus et pour nombre d'occultistes, et très certainement le mage le plus étonnant des temps modernes. » (*La Libre Santé,* Paris.)

● « Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce livre à tous les spiritualistes. Il est à la fois d'une lecture passionnante et riche d'enseignements mystiques... Ce livre *est donc étayé sur des documents de première* main dont beaucoup sont inédits. On y retrouve une voie mystique directe — de même que bien des énigmes de ces dernières années y sont éclairées d'un jour nouveau. » (*Rose+Croix,* Villeneuve-Saint-Georges.)

● « Les ésotéristes dont Papus fut l'un des plus éminents, au début du siècle, chercheront à la lecture de textes pieusement consacrés à la mémoire du thaumaturge, à *aller plus avant dans l'étude de son destin.* » (*Agence quotidienne d'informations économiques et financières,* Paris.)

● « Enrichi de nombreux documents inédits, ce nouvel ouvrage consacré au Maître PHILIPPE ne laissera pas de retenir l'attention. » (*Le Lien,* Maizières-les-Metz.)

● « Passionnant ouvrage... Livre singulier, documenté et qui mérite d'être lu. » (*Les Annales - Conférencia,* Paris.)

● « La distinction accordée par l'Académie des Sciences morales et politiques souligne assez la valeur de l'œuvre du Docteur Philippe Encausse, riche d'une documentation substantielle et précise sur la vie, les prodiges et les enseignements du grand thaumaturge lyonnais. Nous en recommandons la lecture aux métapsychistes et, en particulier, à tous ceux qui sont intéressés par le problème d'actualité des guérisons dites miraculeuses. » (R. Tocquet, *La Revue Métapsychique.*)

● « Œuvre d'un disciple qui rend un vrai culte à son maître. » (*Initiateurs,* Paris.)

● « Histoire d'un thaumaturge extraordinaire. » (*La Dépêche quotidienne d'Algérie,* Alger.)

● « Un thaumaturge extraordinaire, aussi étrange et mystérieux que le fut, autrefois, Cagliostro, un envoyé du ciel sous les pas duquel florissaient les miracles, et qui joua un rôle important dans l'histoire de la Russie à la fin du siècle dernier, a trouvé un historien aussi érudit qu'affectueux, son filleul le Docteur Philippe Encausse, fils de celui qui fut surtout connu sous le nom de Papus. Un livre qui passionnera tous ceux qui admettent qu'il y a, sous la voûte des cieux, beaucoup de choses qui dépassent notre faible pensée humaine. » (Léon Treich, *L'Aurore,* Paris.)

LE DUALISME DANS LA RELIGION CATHARE

par R. AMBELAIN

" Il reconnaissent et confessent deux Dieux ou deux Seigneurs, à savoir un Dieu-Bon et un Dieu-Mauvais..."

(Cf. Bernard Gui, OP. : *"Manuel de l'Inquisiteur"*).

Le dualisme de la religion cathare affirmait l'existence d'un Dieu Suprême, Absolu, existant en Soi et par Soi, extérieur à toute manifestation créatorielle. Lorsqu'il passait à l'Acte, dans le but d'exercer nécessairement sa toute-puissance sur des Créatures, deux modes de manifestation apparaissaient simultanément, hypostasiés en deux seigneuries secondaires, le Dieu-Bon et le Dieu-Mauvais.

Nul n'ignore que les Ecritures ont plusieurs significations, étagées en divers plans. Au sens matériel, historique, correspond une signification spirituelle, non-temporelle. La Gnose n'utilise et ne s'intéresse qu'à celle-ci. C'est dire que les textes qui vont suivre sont pris exclusivement au sens spirituel, bien entendu.

●

La *Genèse nous met en présence d'un certain dualisme, dès ses premiers* versets :

« *Au Commencement* (in pricipio : *dans le Principe*), *Dieu créa les Cieux et la* Terre... *Dieu sépara la* Lumière *des* Ténèbres... *Dieu nomma la* Lumière : Jour, *et Il appela les* Ténèbres : Nuit... *Il y eut un* Soir, *et il y eut un* Matin (1)... *Dieu sépara les* Eaux d'En-Haut *d'avec les* Eaux d'En-Dessous (2)... *Dieu fit les grands Luminaires, le* Soleil *et la* Lune... *Dieu créa l'Homme à Son Image, Il le créa à l'Image de Dieu, Il le créa* Mâle *et* Femelle... » (Genèse : I, 1, 4, 5, 7, 16, 28.)

Dans l'*Ecclésiastique*, nous lisons effectivement cette affirmation :

« *Le* Bien *est opposé au* Mal, *la* Vie *est opposée à la* Mort, *le* Pécheur *est opposé à l'*Homme-Juste. *Scrutez toutes les Œuvres du Très-Haut, et vous les trouverez ainsi* deux à deux, opposées l'une à l'autre... » (L'Ecclésiastique : *XXXIII*, 15.) (3)

Qu'il existe un Dieu-Suprême, extérieur à cette dualité de manifestations, qu'en un mot l'Unité Divine soit une réalité, est évidemment un fait indiscutable, la Perfection ne se pouvant diviser.

Mais que dans le concret, dès l'apparition de la Manifestation, nous nous trouvions en présence de deux dieux secondaires, est non moins certain :

---

(1) Que l'on relise attentivement *Genèse I*, 3 à 5, on verra que les *Ténèbres* ont précédé la *Lumière*. C'est pourquoi, en Israël, le jour commence au coucher du soleil — (2) Ces *Eaux* mystérieuses désignent des « nappes » de Créatures Spirituelles, *deux Hiérarchies* primitives, d'où sont issues toutes les autres.

« *Louez* le Dieu des dieux, *le* Seigneur des seigneurs... » (Psaumes : *CXXXVI*, 2-3.)

« *Que manifestera en Son Temps le Bienheureux et seul Souverain, le* Roi des rois, *le* Seigneur des seigneurs, *qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a jamais vue ni ne peut voir...* » (*Paul :* 1re Epître à Timothée, *VI*, 16.)

« *Nous savons qu'il existe réellement* plusieurs dieux *et* plusieurs seigneurs... » (*Paul* : 1re Epître aux Corinthiens, *VIII*, 5.)

Leur création est l'œuvre du Dieu-Suprême. Lorsque le Père dit du Fils :

« *Avant l'*Aurore, *Je T'avais engendré...* » (Psaumes *: CX*, 3) (1) il précise que le Verbe fut engendré (et non créé) avant Lucifer, qui est nommé l'*Aurore* dans l'Ecriture fréquemment. Mais, d'autre part, la création de Son adversaire est également l'œuvre du Dieu Suprême :

« *C'est Moi qui ai créé l'*Ouvrier *qui souffle les charbons de Feu pour former les Instruments dont il a besoin pour son Ouvrage ! Cest Moi qui ai créé le* Meurtrier *qui ne songe qu'à tout perdre...* » (Esaïe : *LIV*, 16.)

L'*Ouvrier* est évidemment le *Démiurge* (ouvrier, en grec), et le *Meurtrier* est la *Mort,* identifiée au *Diable :*

« *Celui qui a puissance sur la Mort, c'est-à-dire le Diable...* » (*Paul :* Epître aux Hébreux, *II*, 14.)

Dès leur apparition, le Verbe et l'Adversaire sont l'objet d'un choix mystérieux de la part du Père :

« *J'ai aimé Jacob, et J'ai haï Esaü...* » (Malachie : *I*, 2.)

Or, Esaü signifie *Ouvrier*, et Jacob signifie *Supplanteur*. Esaü signifie ici le Démiurge, et Jacob est l'image du Christ. Comme Jacob supplante son frère, dans le récit biblique (*Genèse :* XXVIII, 6), le Christ supplante le Prince de ce Monde. D'où le verset mystérieux :

« *Et j'ai vu le second Adolescent se lever en la place de l'Autre...* » (Ecclésiastique : *IV*, 16, 15.) (1) (2)

●

Que le Dieu Suprême soit l'Auteur initial de ces deux dieux secondaires, l'Ecriture nous le dit :

« *Je crée la* Lumière *et Je crée les* Ténèbres...) (Esaïe *: XLV*, 5.)

« *Je donne le* Bonheur *et Je donne le* Malheur... » (Esaïe : *XLV*, 7.)

---

(1) La traduction de saint Jérôme, la *Vulgate*, dit textuellement : « *...ex utero ante luciferum genui te !* », ce qui signifie bel et bien : « ...de Mon sein, avant le *Porte-Lumière*, Je T'avais engendré... ». Ceci est la traduction catholique. La traduction juive et protestante dit : « *Du sein de l'Aurore*, Te vient la rosée qui vivifie Ta jeunesse ! ». Ces deux versions sont contradictoires. La première fait paraître le Verbe avant Lucifer, la seconde fait naître le Verbe du sein de Lucifer, ou encore il y puise Sa Vie (la *Connaissance*).

Quoi qu'il en soit, ce texte du Psalmiste est formel, l'un comme l'autre sont *engendrés du Père*, alors que les Anges sont simplement *créés*. Ceci confirmerait la tradition primitive rapportée par Lactance : « *Dieu, avant de créer le Monde, produisit un Esprit semblable à Lui, et rempli de Ses vertus. Il en fit ensuite un autre, dans lequel l'empreinte divine ne demeura pas. Il fut jaloux de son Aîné qui, demeurant attaché au Père, s'acquit Son affection...* » (*Lactance :* Divinæ Institutiones : *II*, 9.

(2) L'*Ecclésiastique*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Ecclésiaste*, est un des « livres sapientiaux », mais ne figure que dans les Bibles catholiques. Il est de *Jésus fils de Sirach* (260 ans avant J.C.).

« *Et Je mets devant toi la* Vie *et la* Mort... » (Deutéronome : *XXX*, 15.)

« *A Toi est le* Jour *et à Toi est la* Nuit... *Tu as créé la* Lumière *et le* Soleil... » (Psaumes : *LXXIV*, 16.)

« *Si Je n'ai pas établi Mon alliance avec le* Jour, *comme avec la* Nuit... » (Jérémie : *XXXIII*, 25.)

Allusion aux deux Alliances successives, celle du Sinaï et celle du Golgotha, mais aussi preuve que les deux polarités métaphysiques, *Lumière-Ténèbre, Jour-Nuit, Bien-Mal,* le Dieu Suprême les utilise concurremment pour mener à bien son Œuvre mystérieuse. D'où :

« *Si vous pouvez rompre Mon alliance avec le* Jour *et Mon alliance avec la Nuit, en sorte que le* Jour *et que la* Nuit *ne soient plus en leur temps...* » (Jérémie : *XXXIII*, 25.)

●

Le Dieu Suprême, nécessairement omniscient et omnisapient, n'ignore rien des abîmes du *Mal,* s'il les maintient plus ou moins dans le *Non-Etre,* pour ne laisser venir à l'*Etre* que les potentialités du *Bien :*

« *Il connaît tout ce qui demeure dans les* Ténèbres... » (Daniel : *II*, 22.)

« *Les* Ténèbres, *pour Toi, ne sont point obscures ; pour Toi, la* Nuit *brille comme le* Jour, *et les* Ténèbres *sont comme la* Lumière... » (Psaumes : *CXXXIX*, 12).

Egalement, il arrive que ce Dieu Suprême alterne l'utilisation de ces deux *Puissances* adverses, *Lumière* et *Ténèbre,* selon le mystérieux déroulement d'un plan dépassant notre entendement :

« *Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu, ô Israël ! Voici Celui qui change l'*Aurore *en* Ténèbres... » (Amos : *IV*, 12-13.)

« *Il change aussi les* Ténèbres *en* Aurore, *et Il obscurcit le* Jour *pour en faire la* Nuit... » (Amos : *V*, 8).

●

Le Dieu Suprême se réserve d'ailleurs de se retirer de la manifestation momentanée d'une des deux Potentialités *Lumière-Ténèbres,* même s'Il l'a antérieurement choisie, utilisée, favorisée. C'est ainsi que le *Christianisme exotérique,* ces grandes Eglises tant d'Orient que d'Occident, qui, après Israël, ont rejeté la *Gnose,* (voir page), Il les abandonne à leur tour :

« *Les deux Races que l'Eternel avait d'abord choisies, Il les a rejetées...* » (Jérémie : XXXIII, 24.)

Après Israël, la Chrétienté exotérique perdra donc la présence divine, l'Esprit-Saint. Et très tôt en effet, vers le IV[e] siècle, époque où, grâce à Constantin, l'Eglise reniera la Gnose, deviendra persécutrice, connaîtra la fièvre du pouvoir temporel et la soif de l'or, c'est alors que la *grâce des charismes* s'éteindra peu à peu.

Que l'on relise tout le chapitre XXIII d'*Ezéchiel* attentivement, puis que l'on se souvienne des clés suivantes :

1°) l'aînée des deux filles se nomme *Ohola,* mot hébreu signifiant « *tente* » La cadette se nomme *Oholiba,* mot hébreu signifiant « *Ma tente est en elle* ».

Ohola est donc l'Ancienne Alliance, désignée par le *Tabernacle,* cette tente que les fils d'Israël véhiculèrent avec eux jusqu'à la construction du Temple de Jérusalem.

Oholiba est la Nouvelle Alliance, car « *Ma tente est en elle* », c'est-à-dire que « *le Temple est en nous* », comme le Christ s'est identifié au *Temple* (« Il parlait du temple de Son corps... » — *Jean* : II, 21.)

2°) Ces clés obtenues, nous comprenons que l'une comme l'autre, Israël d'abord, l'Eglise exotérique ensuite, perdront la faveur du Dieu Suprême, car :

« *Fils de l'Homme, jugeras-tu Ohola et Oholiba ? Déclare leurs abominations !... Elles ont commis l'Adultère* (*spirituel*) *avec leurs idoles... Et les enfants qu'elles M'avaient enfantés, elles les ont fait passer par le feu...* » (Ezéchiel : *XXIII*, 36-37.)

L'Eglise a fait passer par le feu des bûchers ceux qu'elle avait d'abord faits chrétiens authentiques. C'est pourquoi :

« *Le saint d'Israël deviendra un feu, une flamme...* » (Esaïe : *X*, 17.)

●

Qu'il existe une sorte de *Matière Ténébreuse*, une *Substance Eternelle*, dont le Dieu Suprême se sert pour mener à *l'Etre* les Créations successives, est prouvé par :

« *Dieu dit : que la* Lumière *soit ! Et la* Lumière *fut. Dieu vit que la* Lumière *était bonne. Et Dieu sépara la* Lumière *d'avec les* Ténèbres... » (Genèse : *I*, 3-5.)

Ainsi donc, la *Lumière* et les *Ténèbres* étaient mêlées « *in principio* », dans le Principe Premier. C'est là cette *Substance Ténébreuse*.

Or : « *Dieu est* Lumière, *et il n'y a point en Lui de* Ténèbres... (*Jean :* 1re Epitre, *I*, 5.)

Par conséquent, cette *Substance Ténébreuse où tout est mêlé et confondu, est extérieure au Dieu Suprême*, elle est *devant Lui*, et *elle n'est pas Lui*. Toutefois, Dieu étant *éternellement créateur* (Il ne saurait *varier !*), cette *Substance Ténébreuse* est *éternellement à Sa disposition...*

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
le Philosophe Inconnu

CAHIER DE METAPHYSIQUE

suivi des

OBSERVATIONS SUR LES SIGNES ET LES IDEES ET OBSERVATIONS DES PRINCIPES DE M. DE GÉRANDO

ouvrages mis au jour et publiés pour la première fois

par ROBERT AMADOU

SOMMAIRE

CAHIER DE METAPHYSIQUE :

1. *Sur la métaphysique.*
2. *Métaphysique.*
3. *De l'étendue.*
4. *Des mathématiques.*
5. *Pourquoi, dans l'antiquité, l'athéisme n'a-t-il point été érigé en secte, quoique quelques philosophes en aient été entachés individuellement ? Et pourquoi les temps modernes sont-ils les seuls qui offrent ce phénomène ?*
6. *Relevé des faux arguments des philosophes.*
7. [*L'homme et la mort.*]
8. *Etudes de la vérité.*
9. *Sur les principes et les conséquences que l'on en tire.*
10. [*Des facultés de l'homme.*]
11. [*Spiritualisme.*]

OBSERVATIONS SUR LES SIGNES ET LES IDEES ET REFUTATION DES PRINCIPES DE M. DE GÉRANDO.

CAHIER DE METAPHYSIQUE

1. *Sur la métaphysique.*

La métaphysique est un vaste océan, où viennent aboutir tous les fleuves ; c'est de ce même océan que le soleil pompe continuellement les vapeurs que les vents transportent ensuite pour les répandre sur la terre et en fertiliser toutes les parties. Cependant, l'homme, ayant voulu composer lui-même cette source universelle où il aurait dû se contenter de puiser, n'a montré que de l'impuissance et de la folie ; et ceux qui ont considéré cet insensé, ne jugeant de la métaphysique que par le métaphysicien, se sont appuyés du métaphysicien pour condamner et ridiculiser la métaphysique.

Un observateur bien simple pourra aider à rectifier sur ce point les jugements trop précipités, c'est qu'il n'y a pas une science, pas un art, qui n'aboutisse à la métaphysique, soit médiatement, soit immédiatement ; c'est pourquoi nous venons de la comparer à un vaste océan où aboutissaient tous les fleuves. Toutes les sciences exactes viennent se terminer et se reposer dans les axiomes, c'est-à-dire dans des vérités invisibles et cachées, mais tellement sûres que nous ne nous demandons pas même la raison de leur certitude, et les opérations matérielles et sensibles auxquelles on peut appliquer ces vérités ne font que transmettre à nos facultés extérieures une conviction analogue à ces facultés, mais distinctes de la conviction intérieure que ces vérités invisibles opèrent sur notre jugement.

Les doctrines spéculatives, théologiques et spirituelles de tout genre reposent plus immédiatement encore sur la métaphysique, puisqu'elles ne s'occupent que des principes d'ordre, de perfection et de vérité, dont nous sentons les bases en nous-mêmes et qui, si elles trouvent aussi des témoignages dans l'ordre sensible, ont cependant cette différence d'avec les sciences exactes, c'est que celles-ci attendent leurs témoignages sensibles des choses de cet ordre sensible, au lieu que les premières créent elles-mêmes leurs témoignages parmi cet ordre de choses sensibles qui leur est subordonné.

Tous les arts tendent également à étendre le règne de la métaphysique, quoiqu'ils n'agissent que sur nos facultés sensibles extérieures ; car leur objet est toujours d'imprimer sur ces facultés sensibles l'idée et le caractère de justesse, d'ordre, de perfection dont ils sont censés s'être occupés et qu'ils s'annoncent tous pour avoir atteint. Or, par ces idées d'ordre, de justesse et de perfection qu'ils nous présentent, on sent combien on est rapproché de la source invisible et métaphysique à laquelle elles sont unies comme à une base vive, et dont ces mêmes idées nous démontrent si bien l'existence que nous la regardons naturellement comme nécessaire et comme au-dessus de la moindre altération.

Enfin, rien ne sort de la bouche ou de la main des hommes, qu'ils ne nous le donnent comme étant juste, vrai, ou bon. La justesse, la vérité et la bonté ne sont ni matérielles ni mixtes ; elles sont des qualités simples en elles-mêmes ; elles sont des qualités invisibles ; enfin, elles sont des qualités métaphysiques. Comment donc les hommes peuvent-

ils dénigrer autant qu'ils le font une base si universelle et sur laquelle il faut, au moins en apparence, qu'ils aient mis le pied et qu'ils fassent ancrer leur vaisseau pour qu'ils croient être rendus au port.

2. *Métaphysique.*

Quoique tous les êtres aient une valeur constitutive naturelle et absolue, pour peu qu'on observe les divers caractères qui les distinguent, on ne peut s'empêcher de sentir que cette valeur intrinsèque n'est pas égale dans ces différents êtres, et qu'elle existe dans toutes les espèces et les classes avec une mesure qui n'est pas la même.

Le premier but de cette propriété radicale des êtres dans cette mesure, c'est leur conservation, c'est la loi et les moyens qui leur sont donnés pour y veiller.

Il y a des êtres pour qui la nature paraît seule prendre ce soin, et à qui elle n'a laissé rien à faire. Tels sont les êtres non organisés, et qui semblent n'avoir d'autre existence qu'une espèce d'inertie et d'impénétrabilité qui les réduit *à être,* tant que nulle force ne les décompose pas, mais qui ne peuvent, par eux-mêmes, ni se conserver ni rien produire. Tels sont les minéraux. Il en est qui ont une force de plus ; celle de reproduire au dehors tous les résultats des principes innés chez eux, mais qui ne peuvent ni discerner ni résister aux obstacles que par cette même loi d'inertie et d'impénétrabilité, et, par conséquent, ne portent pas loin la résistance : tels sont les végétaux.

Il en est qui, indépendamment de cette faculté de reproduction, ont un instinct par lequel ils sentent ce qui est utile ou nuisible à leur conservation et agissent en conséquence. Tels sont les animaux.

Il en est enfin qui, indépendamment de toutes ces propriétés réunies, possèdent encore celle d'une activité génératrice, par laquelle ils gouvernent leur instinct même et en étendent à l'infini les avantages. Tel est l'homme.

Quelques philosophes, tels que Clarke et Descartes, ont cru prouver l'homme et Dieu par cette proposition : Je pense, donc j'existe ; donc il y a un premier être. Colins et le *Système de la nature* l'ont attaquée, je ne me rappelle pas comment. Pour moi, le défaut que j'y trouve, c'est de prouver trop vaguement l'existence de l'homme moral, qui est celui que l'on a en vue dans cet ordre de preuves. Les philosophes matérialistes ne nient pas que l'homme existe, ils ne nient pas qu'il pense ; ils nient que ses pensées viennent d'ailleurs que de la matière et de ses sens, ils nient qu'on soit sûr que les bêtes ne pensent pas. Ainsi, l'argument ci-dessus ne gagnerait rien sur eux, parce qu'en l'admettant, ils pourraient vous dire : Je sais que vous existez, mais je sais aussi qu'un chien existe, et c'est la différence de lui à vous qu'il s'agit de fixer et qui ne l'est pas.

Cette différence de l'homme à la bête, ou de l'esprit à la matière, étant la base fondamentale de toute vérité, il est impossible de faire un pas solide si l'on ne s'en est pas convaincu par des démonstrations rigoureuses. Heureuses les âmes en qui le sentiment en tient lieu et en qui le cœur est trop actif pour avoir besoin des perquisitions de l'esprit

et de la logique ! Mais, puisque les ténébreux philosophes ont entièrement dirigé de ce côté-là leurs attaques contre la vérité, il est bon de pouvoir les suivre dans tous leurs défilés et de les combattre avec leurs propres armes.

La seconde partie de l'argument : J'existe, donc il y a un premier être ; cette seconde partie, dis-je, présente une conséquence tirée trop précipitamment. Il fallait une proposition intermédiaire ; savoir que nous n'avons pas la pensée en nous, ce qui eût mené à une source de pensée universelle, en supposant toutefois qu'on a déjà levé toutes les difficultés relatives à la différence de l'homme moral et de l'homme animal.

Enfin, un argument plus précipité encore est celui que la plupart des prêtres les plus instruits employent pour défendre leur cause. Ils citent les plus grands génies, tels que Newton, Leibniz, etc., dont on dit qu'ils ne parlaient jamais de la Divinité sans ôter leur chapeau. Les prêtres ne voient pas que, par cet argument, ils ne présentent qu'une induction faite sur l'avantageuse prévention qu'on a pour les idées de ces génies du premier ordre. En outre, cette induction ne tomberait que sur l'existence de Dieu, et nullement sur la vérité de la religion chrétienne, puisqu'il ne tombe pas même sur une religion quelconque. Ainsi, quand même les prêtres prouveraient par là quelque chose en faveur d'un premier être, ils ne prouvent rien en faveur du point qu'ils ont à défendre.

3. *De l'étendue.*

L'étendue des corps matériels, soit généraux, soit particuliers, est le résultat et l'expression sensible du caractère et des propriétés du principe de vie qui leur est propre. Un arbre, un animal manifestent à nos yeux tant de pieds de hauteur et de circonférence en raison du nombre et de la valeur des propriétés affectées à son principe de vie ; et l'espace compris entre tous les points extrêmes de cette manifestation sensible est ce qu'on appelle l'étendue ou les dimensions du principe de vie qui s'en est revêtu et qui les a produites par la loi active et caractéristique de sa nature.

Les dimensions, ou cette étendue, sont soumises à nos mesures, parce qu'elles présentent au-dehors des surfaces et des qualités physiques dont nos sens ont le droit de comparer la valeur avec celle qu'ils ont eux-mêmes, attendu qu'ils sont physiques également, et que la mesure primitive que les hommes ont prise presque partout pour base et pour matrice a été celle des dimensions de leur propre corps. Cela se prouve par les noms que ces mesures ont conservés, quoiqu'elles aient varié dans leurs valeurs. Aune, coudée, pieds, palmes, pouce, voilà les mots dont nous nous servons journellement pour évaluer les mesures, et ramener tous les corps que nous mesurons à un terme fixe.

Il s'en faut beaucoup que nous puissions faire les mêmes opérations sur les différents principes de vie, parce qu'il faudrait pour cela qu'ils fussent étendus. Or, s'ils étaient étendus, il n'y aurait nulle part ni production, ni rien de vivant parmi les corps ; et cela, par les raisons suivantes.

Nota : Qu'il ne peut y avoir que deux systèmes pour la formation des corps ; celui de l'agrégation des particules radicales, qui est l'opinion des philosophes, et celui de la production génératrice du principe de vie, qui est la mienne. Sur le système de l'agrégation, rien ne serait lié ni vivant dans les corps si les principes de vie étaient étendus, parce que ces différents principes de vie, formant chacun un tout séparé, ne pourraient se joindre que par les surfaces, et, n'y ayant point de communication de l'intérieur de l'un à l'intérieur de l'autre, jamais on ne verrait de circulation dans les corps, par conséquent point de vie. Or, la circulation est universellement reconnue dans tous les corps organisés. Ce qui prouve, ou que les corps ne se forment pas par agrégation, ou que les principes de vie ne sont pas étendus. (Qu'on n'objecte point les greffes des arbres, les dents transposées et prenant racine dans une bouche étrangère ; il y a, dans tous ces exemples, une brisure dans les vaisseaux des choses transposées ; elles se touchent par leur intérieur et non par leur surface naturelle ; et, dès lors, les fluides réciproques s'unissent et circulent ensemble ; les vaisseaux brisés s'anastomosent, ce qui n'arriverait pas si on les eût seulement rapprochés sans les rompre ; car les adhérences qu'on remarque, soit dans la végétation, soit dans le règne animal, ne se montrent que dans l'enfance des productions de ces deux règnes, et jamais lorsqu'ils ont atteint leur degré de perfection.)

Par le système de production qui est le mien, il n'y aurait jamais rien de vivant dans les corps, si les principes de vie étaient étendus. Pour que ce principe de vie, étendu, pût parvenir de son état de petitesse et d'indivisibilité à l'état de grosseur et de corporisation que l'on distingue dans tout ce qui nous environne, il faudrait que son volume s'étendît à un point prodigieux. Mais comment recevra-t-il une telle extension sans se briser lui-même, et sans se crevasser dans mille endroits ? On sent que cela serait immanquable. Alors, avec quoi se rempliraient ces brèches inévitables ? Sera-ce par l'agrégation des autres principes de vie, par les particules des corps détruits, par les aliments ? Cette agrégation des principes de vie a été renversée ci-dessus ; celle des particules des corps détruits et des aliments doit l'être encore plus, puisque la vie en est retirée, et qu'elles ne pourraient pas donner ce qu'elles n'ont plus. Il faudrait donc se retourner du côté du principe de vie lui-même et chercher en lui la propriété et le moyen de remplir ces crevasses et ces brèches que son extension doit lui causer. Alors, cette étendue qu'on lui supposait, lui devenant insuffisante pour former un corps, et étant forcés de recourir à lui pour obtenir de quoi remplir les interstices de cette étendue, c'est lui rendre cette propriété active et génératrice que je lui reconnais ; et, si l'on est forcé, pour expliquer l'existence vivante des corps, de laisser à ce principe de vie une partie de cette propriété productrice et réparante, je ne vois pas de difficulté de la lui accorder tout entière.

S'il n'est plus nécessaire que ce principe de vie soit étendu, il n'est plus surprenant que nous ne puissions pas opérer sur lui les mêmes mesures que nous opérons sur ces productions ; alors, la question de savoir où il est, s'il est quelque part, ne sort de l'ordre. Car un lien, une place physique, supposent une étendue dans celui qui les occupe,

et le principe de vie dont nous parlons est sans étendue. Ainsi, quelque obscur que soit ce langage, tout ce qu'on peut dire, c'est que le principe de vie des différents corps existe dans ses propriétés ou vertus radicales, et que celles-ci existent dans les résultats ou dimensions corporelles qu'elles opèrent à nos yeux et qui sont comme intermédiaires entre le principe de vie non étendu et ces dimensions corporelles matérielles et sensibles.

Quiconque étudierait avec soin cette moyenne proportionnelle devrait sans doute en retirer des vérités fécondes. Car elle est d'un usage et d'une utilité infinie, n'en jugeât-on que par la règle de trois. Mais ne perdons point de vue notre objet.

Quoique le principe de vie n'ait d'autre demeure que ses propriétés et vertus radicales, et que celles-ci existent dans les dimensions sensibles qui en résultent, on doit cependant regarder ce principe de vie comme étant fixé et attaché à une sorte de localité, puisqu'il ne paraît pas agir hors de ses dimensions, ou hors de ce que nous avons appelé une étendue sensible et particulière. Mais rien de plus aisé que de sentir que cette demeure n'a qu'une localité ou une fixité relative ; le principe de vie qui y est attaché partage avec tous les principes de tous les êtres qui composent la nature, ce mouvement universel qui tient tout en action, et fait que, tout changeant de place à tout instant, rien n'a une place fixe ; et il est impossible de dire où demeure un être, puisque, dans le vrai, il ne demeure *nulle part.* Et, puisque les corps, ou l'étendue particulière, sont sans cesse entraînés dans l'espace, ou l'étendue générale. La terre, les astres, tous les fluides aériens, électriques, lumineux, sont dans une circulation perpétuelle, rien n'est stable ; tout se meut dans la nature et, la propriété fondamentale de tout ce qui est étant d'agir, on ne peut concevoir les êtres que dans cette activité, et non pas dans le repos, ou dans cette fixité qui serait une inaction.

Cette activité des principes de vie des êtres physiques doit devenir encore infiniment plus grande, lorsque leurs dimensions corporelles, ou leurs enveloppes viennent à se dissoudre, parce que ces enveloppes sont toujours pour eux une sorte de barrière et de limite, qui fait que ces principes n'agissent que dans l'étendue particulière qui leur est propre, au lieu d'agir dans l'immensité de l'espace. Les minéraux en sont l'exemple ; les principes de feu, d'eau, de soufre, etc., qui se condensent et se fixent pour former un diamant, un métal, n'opérant de pareils produits qu'en se concentrant dans cette étendue particulière, tandis que, sitôt qu'ils deviennent libres, ils rentrent dans le grand espace de l'atmosphère.

Raison de plus pour que les principes de vie des corps ne nous soient jamais connus physiquement, parce que, pour y parvenir, il faudrait commencer par dissoudre et décomposer leurs enveloppes. Or, on ne peut procéder à une pareille opération sans que ces principes de vie ne s'échappent de leurs entraves et ne rentrent dans la circulation universelle. C'est ce que les chimistes reconnaissent tous par le phlogistique, dont ils ne peuvent jamais s'emparer. Tout ce que l'on peut donc apprendre par la réflexion sur les principes de vie, c'est de savoir ce

qu'ils ne sont pas, c'est de sentir qu'ils ne peuvent être ni corps ni étendue, et qu'il est impossible de leur assigner physiquement un lieu, une place étendue pour les renfermer, puisque l'étendue venant d'eux, c'est l'étendue qui se plie à eux, qui s'accommode à eux, et non pas eux qui se plient et s'accommodent à l'étendue.

Que l'on n'oublie pas cependant cette moyenne proportionnelle, dont j'ai parlé ci-dessus ; elle aidera la pensée dans cette abstraite spéculation ; *elle fera comprendre qu'il n'y aurait réellement* aucun rapport entre les principes de vie et l'étendue sans les propriétés expansives de ces principes. Car ceux-ci ayant une affinité naturelle avec les propriétés et vertus radicales qui leur sont propres, et, à leur tour, ces propriétés ayant de l'affinité avec les produits physiques ou les dimensions qui en résultent, on voit que les extrêmes sont unis, quoiqu'ils ne puissent pas se toucher, vu les disproportions de leur nature.

Si l'on a pesé sur tout ce qui vient d'être exposé, et que l'on ait saisi la chaîne de ces lois par lesquelles le physique est gouverné, on aura acquis un grand jour sur les lois du moral et de l'intellectuel. On ne demandera plus s'il est un être étendu, puisque le principe de vie physique lui-même ne l'est pas ; on n'objectera plus qu'il doit occuper une place et un lieu étendu, puisqu'il n'est point susceptible d'étendue. Mais on sentira entre le principe moral et le principe physique une multitude de rapports qui montreront à la fois et la différence essentielle de ces principes, et la similitude de leurs lois.

Le principe moral habitera dans ses propriétés et vertus morales, et ces propriétés habiteront ou se manifesteront dans les œuvres qui leur sont relatives, comme les propriétés du principe physique se manifestent *dans les dimensions et autres productions matérielles.* Le principe moral, comme le principe physique, aura sa moyenne proportionnelle qui le liera à ses œuvres extérieures.

Ce principe moral sera regardé dans notre séjour ténébreux et pénible pour lui par les recherches et les incertitudes qui le tourmentent, comme étant dans la limite et la borne de ses œuvres particulières, au lieu que, quand cette sorte de borne sera passée, il entrera dans la circulation morale universelle qui lui est analogue. On distinguera même *les principaux caractères attachés à ce principe moral, par les œuvres* auxquelles il tend et qu'il opère quand il est rendu à lui-même, comme on distingue, dans les dimensions et autres phénomènes physiques, les caractères attachés au principe de vie. Et ces œuvres morales, qui semblent les plus naturelles à l'homme, c'est de puiser dans l'unité, c'est, pour ainsi dire, *d'extraire le suc* de ses merveilles ; c'est enfin de faire, à l'égard de nos semblables et de tous les êtres, le petit Dieu ; indices assez frappants du principe moral qui nous anime, mais que nous ne connaissons que par ses œuvres naturelles et par le sentiment intime, et qu'il ne nous est pas plus possible de saisir et de *sensibiliser* que les principes de vie physique, parce que, dans cette classe morale, la loi est la même, et que l'on ne pourrait vouloir pénétrer jusqu'au germe radical moral, sans anéantir l'enceinte morale particulière de ses œuvres et de ses propriétés constitutives, et sans qu'il ne se plongeât

par conséquent dans l'immensité divine, où nous ne pourrions pas plus le suivre et le retrouver que nous ne retrouverons les principes physiques qui sont rentrés dans l'atmosphère.

De tout ceci on peut tirer une formule : c'est que tous les êtres demeurent dans leur action et n'ont d'autre enceinte que leur action ; expression trop pure néanmoins pour être comprise par les esprits matérialisés qui ne connaissent d'autre action que l'étendue, tandis qu'au contraire il n'y a d'autre étendue que l'action.

NOUVELLE FORMULE. — L'étendue est à l'espace ce que l'action combinée des bases primitives est à l'infini. L'étendue ne serait rien sans sa base particulière. L'espace a aussi sa base, quoique nous ne la voyions pas ; ainsi de suite, parce que tout espace, toute étendue enfin indique une base. Les sensations, les idées, etc., tout cela rentre sous la même loi. Ainsi, partout, il y a extérieur et intérieur, visible et invisible, circonférence et centre, passif et actif, profane et sacré, apparent et réel. Locke a pris le contrepied de la vérité quand il a dit que rien n'était vrai que le sensible et quand il a nié en nous l'existence du germe de nos idées ; enfin, quand il a nié ce que l'on doit en regarder comme la base, l'axiome philosophique ancien qui lui a servi de guide l'a égaré. *Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été dans les sens.* Cela veut dire que les sens sont organes des moyens de réaction, ce qui est très vrai ; mais cela ne veut pas dire qu'ils soient principes et bases de nos idées, ce qui est très faux.

La même raison, considérée sous la face présente, conduit à une conséquence à laquelle toute la philosophie humaine ne pourrait résister, et à laquelle elle ne s'attend pas. C'est sur la notion de toutes les choses intellectuelles, merveilleuses et révélées dont les têtes des hommes sont remplies dans toute la terre. Ces choses ne seraient pas dans notre intelligence, si elles n'avaient été dans nos sens. Il me semble que les philosophes se sont enferrés eux-mêmes quand ils ont avancé cette proposition.

4. *Des mathématiques.*

Les mathématiques sont la science des grandeurs. Toute la nature sensible est de leur ressort. Elles ont même le droit de réaliser des êtres moraux, comme l'action et certaines propriétés des corps, pour en faire l'objet de leurs opérations. Les dimensions, l'espace, la durée, le mouvement, voilà le champ vaste où il leur est permis de moissonner.

En vain l'homme prétendrait-il étendre ce privilège jusque sur les substances invisibles. Il a trop peu de prise sur son propre esprit pour pouvoir en étudier les qualités avec certitude ; ce même esprit qui combine, qui pèse, qui mesure ce qui est au-dessous de lui, s'échappe à ses propres recherches. Il trouve dans la pensée des preuves incontestables de son existence, mais s'il ne peut s'empêcher de se pressentir, ce n'est pour ainsi dire que comme au travers d'une enveloppe épaisse, qui ne lui laisse point distinguer ce qui est au-dessous. Très borné, même dans l'étude des objets soumis à ses sens, il est réduit à considérer les faits sans pouvoir pénétrer la raison première. Son propre principe

lui est également caché ; *tout ce qu'il peut est de réfléchir* sur ses affections. L'esprit n'aperçoit les corps que médiatement ou par l'entremise des sens, au lieu qu'il s'aperçoit lui-même immédiatement et sans le secours d'aucun être intermédiaire.

En voilà assez pour prévenir contre l'orgueil tout homme qui désire faire des progrès dans les sciences. Pour connaître une chose, il faut chercher vers les lieux où elle est placée. La nature est inférieure à mon esprit ; pour connaître celui-ci, je me tromperais donc si j'employais les mêmes moyens que pour analyser la matière. C'est dans le sein de Dieu que doivent se faire toutes les découvertes.

Toutes les disputes qui s'élèvent de nos jours sur les sensations n'éclairciront jamais rien, puisqu'elles ne tendent qu'à détruire. Il n'est pas possible de démontrer que les qualités sensibles, tant premières que secondaires, existent dans les corps ; au lieu qu'il y a des raisons pour faire croire *qu'elles ne sont que des modifications de notre âme, qui*, selon la différente disposition des organes, aperçoit différemment. Combien d'hommes, frappés de cette idée, ont placé la nature sensible dans notre esprit et lui ont refusé toute autre existence ! Il en est d'autres qui, plus prudents sans être plus éclairés, se contentent de douter encore, et ne se persuadent qu'avec peine que tout ce qui les environne les soutient, les nourrit, et tout selon des règles constantes, n'ait d'autre base que notre imagination. Ils sentent qu'il doit y avoir au moins une substance première, un substratum, qui occasionne nos sensations et entretient cette liaison des corps à l'esprit. V. le *Dialogue entre Hylas et St Philonous*, par Berkeley, évêque de Cloane. Mais il en coûterait peu pour les déterminer à placer également dans notre esprit, et cette substance première, et les sensations qu'elle fait apercevoir.

Je ne connais rien de plus propre à décider la question que le système de Philonous dans le dialogue déjà cité. « Je conviendrai avec vous, dit-il à Hylas, que, puisque nous recevons des affections du dehors, nous devons admettre des puissances extérieures à nous et qui résident dans un être différent de nous.. Nous sommes d'accord jusque-là ; mais *nous ne le sommes plus de même sur ce qui regarde* la *nature de cet* être puissant. Je prétends que c'est un esprit, vous que c'est la matière, ou je ne sais quelle troisième espèce de nature que je puis même ajouter que vous ne connaissez pas mieux que moi. Voici quant à moi comment je prouve que c'est un esprit.

« De la production des effets dont je suis témoin, je conclus qu'il existe des actions ; de ce qu'il existe des actions, qu'il existe des volitions ; enfin, de ce qu'il existe des volitions, qu'il doit exister une volonté. D'ailleurs, les choses que j'aperçois doivent, ou elles ou leurs archétypes, avoir une existence hors de mon entendement. Mais, puisque ce sont des idées, ni elles ni leurs archétypes ne sauraient exister hors de tout entendement. Il existe dans un entendement différent du mien et qui est la cause de mes perceptions. Mais la volonté et l'entendement forment, dans le sens le plus rigoureux, la notion complète d'un esprit. *La cause puissante que j'ai de mes idées est donc* un esprit, et cela dans l'acception la plus rigoureuse du mot. » *Dial. entre Hyl et Phil.*, p. 211.

Le même interlocuteur tire de cette grande idée des preuves immédiates de l'existence de Dieu, et je ne crois pas que le raisonnement en puisse fournir de plus convaincantes.

Les pouvoirs des mathématiciens s'étendent si peu jusqu'à cette première substance qui régit tous les corps, qu'après leur avoir ôté les qualités secondaires relatives à nos sensations, et remontant à l'origine pour mieux considérer leur formation, ils sont obligés de suppléer à leur impuissance par un point indéfini, mais qu'ils sont convenus de regarder comme *fini et comme indivisible. C'est une portion de matière*, étendue, colorée, indivisible à l'infini, qu'ils se fixent comme le principe générateur de toutes les dimensions sans lesquelles on ne peut concevoir un corps. Ces dimensions, quoiqu'elles existent, ne peuvent nous être sensibles que par l'intermission des esprits, et ce serait un corps qui engendrerait ce que l'esprit seul peut faire apercevoir ; il faut qu'ils conviennent que le corps lui-même a pour principe un esprit, et que les moyens qu'ils ont inventés, quoique très avantageux, ne montrent pas moins notre faiblesse.

Mais, loin de murmurer de voir sa puissance si limitée, l'homme doit au contraire adorer en silence ce qu'il sent être au-dessus de lui et reconnaître ses devoirs dans les bornes qui lui sont prescrites. Toute la nature sensible est permise à ses recherches ; c'est assez pour lui de l'étudier tout entière. Mais la connaissance des êtres d'une nature supérieure est encore un mystère pour lui, et est sans doute réservée pour un autre temps.

5. *Pourquoi, dans l'antiquité, l'athéisme n'a-t-il point été érigé en secte, quoique quelques philosophes en aient été entachés individuellement ? Et pourquoi les temps modernes sont-ils les seuls qui offrent ce phénomène ?*

Je crois qu'on en peut trouver la raison dans les deux divers caractères qui distinguent le clergé païen d'avec le clergé chrétien. Le clergé du paganisme, tout en prétendant correspondre avec les dieux, pouvait bien s'annoncer comme apportant leurs secrets et leurs foudres sur la terre ; mais il n'était point chargé d'en apporter les vertus. Pourvu qu'il offrît aux hommes les signes ou l'illusion de la puissance et l'exercice des vertus humaines, on ne lui demandait rien de plus et sa tâche était remplie tant envers le peuple qu'envers les gouvernements. Les philosophes n'avaient rien à démêler avec lui, parce qu'il présentait à leur croyance, ou une providence cachée qui n'exigeait d'eux que les règles générales d'une justice commune et qui ne répugnait pas à la plupart d'entre eux, ou bien des dieux nombreux et bizarres qui n'étaient que des objets secrets de dérision pour l'observateur comme pour ce clergé lui-même. Ainsi, les opinions des philosophes étaient livrées à leur propre cours et n'étaient exposées qu'aux mouvements de leurs fluctuations naturelles, sans éprouver les secousses et les frottements d'une religion impérieuse qui ne comporte d'autre lumière que la sienne propre et qui ne s'approche point des têtes mal préparées sans les aveugler encore davantage au lieu de les éclairer.

Le clergé chrétien au contraire, ayant à prêcher un *Dieu exclusif* et qui exige tout de la part des hommes, est par état en guerre conti-

nuelle avec toute espèce de philosophie qui n'est pas la philosophie divine et, poursuivant par devoir les philosophes jusque dans leurs derniers retranchements, il doit anéantir en eux non seulement les puissantes oppositions de la nature, mais même celles de l'esprit qui ne s'établit et ne se réfugie que dans les lumières de sa propre raison. Cette marche pressante et active a dû comprimer souvent la philosophie et la forcer à ouvrir les yeux et à regarder plus soigneusement autour d'elle que quand elle n'avait d'autre censeur qu'elle-même. Or, en observant le clergé chrétien, qui par état était son adversaire, elle a cru pouvoir à son tour s'interroger sur sa croyance, d'autant que ce clergé, étant obligé à des vertus divines et supérieures à celles du clergé païen, était aussi plus exposé que lui au danger de ne pas paraître au niveau de toutes les obligations que lui imposait son caractère. La philosophie en l'abordant le trouva dans cette situation précaire. Bien plus, elle le trouva si fort au-dessous de ces vertus divines qu'elle fut dans l'impossibilité de trouver en lui les moindres signes et les moindres indices propres à faire reconnaître l'existence de ce Dieu qu'il annonçait ; elle le trouva au moins aussi faible dans sa logique que dans sa morale, quand il voulut prouver l'existence de ce Dieu par les ressources de l'intelligence ; de façon qu'obscurcie déjà par ses propres ténèbres et par sa propre ignorance, elle fut bientôt repoussée tout à fait jusque dans les abîmes de l'incrédulité, quand elle vit ceux qui devaient prouver ce Dieu suprême être les premiers peut-être à le méconnaître. Plus l'ordre d'une chose est sublime, plus celui qui l'attaque prend d'avantages quand celui qui le défend n'oppose que de la faiblesse. Aussi, la philosophie qui, avant cette époque, végétait obscurément et en secret sur ces grands objets, a pris l'essor quand elle a eu reconnu sa force dans le combat. Elle a opposé des objections que le clergé n'a pas pu repousser ; elle a eu dans ses limites rétrécies une marche régulière que le clergé n'avait pas eue dans les vastes domaines qu'il avait à parcourir, et la puissance de cette philosophie qui était obscure et nulle avant le choc est devenue depuis une puissance développée et déterminée qui a fait fuir ce clergé lui-même, tandis que, s'il avait su faire usage de ses forces, il aurait repoussé pour jamais cette philosophie mensongère hors de l'empire de la vérité.

(à suivre)

UN PORTRAIT DU
COMTE LOUIS DE DIVONNE

Dans *l'Initiation* même (cf. n° d'avril-mai-juin 1966, pp. 77-95), mon ami Pierre Tettoni a fort heureusement attiré l'attention sur le cher « Lodoïk », par l'édition d'une correspondance du plus haut intérêt que celui-ci avait entretenue avec Kirchberger. Or, les traits du visage de celui que, dans sa famille, on nomme encore « le grand-père illuminé » sont inconnus de la plupart. Il nous a paru qu'on pourrait prendre un pieux plaisir à les contempler.

L'image ici reproduite du comte Louis de Divonne vient de ma collection ; elle y est entrée par la grâce de la princesse Claire Maurogordato, née La Forest Divonne, que j'en remercie très respectueusement ; le tableau original appartient à la baronne von Platen. *L'Initiation* s'honore de publier ce beau portrait (1).

Sur le portrait en cause, je n'ai pu recueillir aucune tradition de famille. En revanche, le nom de l'artiste est connu : c'est Carl Fredrik von Breda (1759-1818), peintre de la cour de Suède.

D'autre part, certaine allusion que fait Divonne dans une lettre du 30 mai 1796 m'incline à dater de cette année-là l'œuvre de Breda. Divonne avait alors trente et un ans.

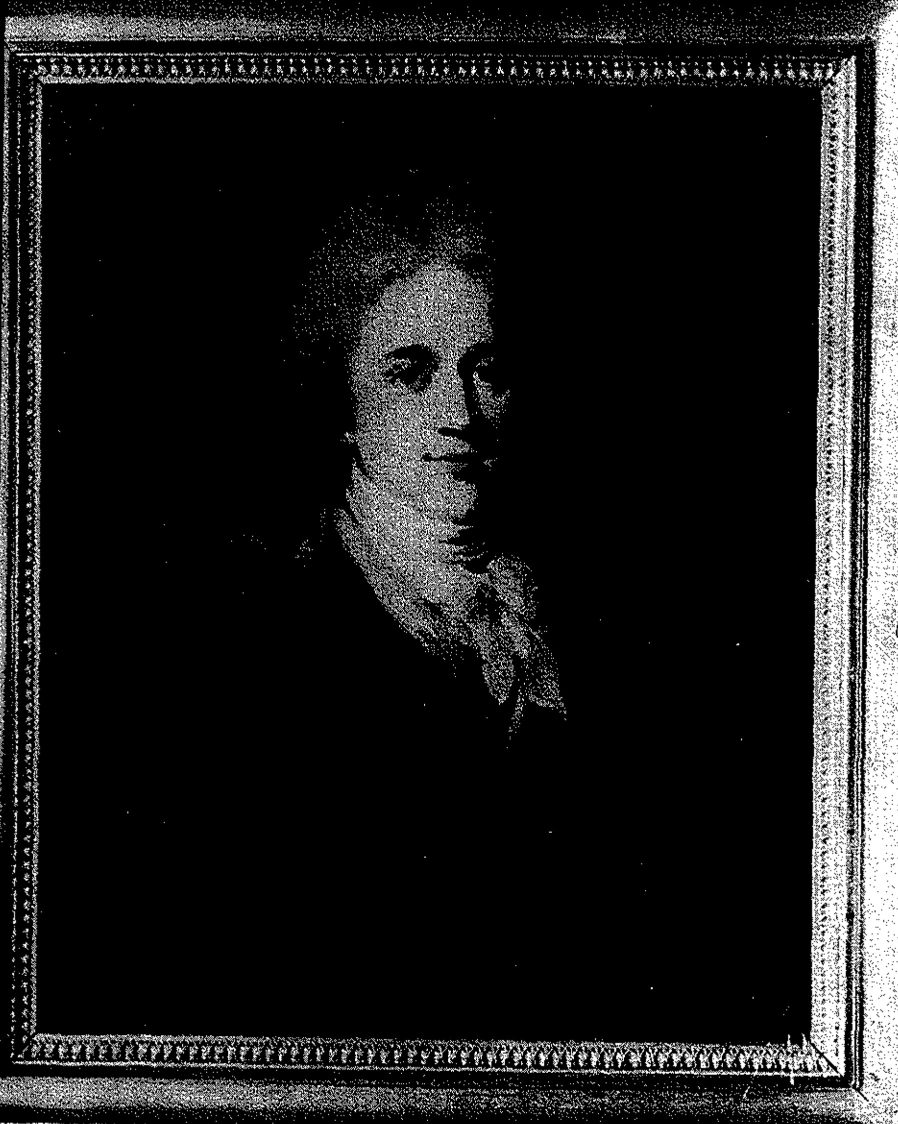
Puissent les amateurs de théosophie être sensibles à la beauté de ce visage, à la douceur de ce regard. Pour moi, ils manifestent l'âme de Lodoïk ; c'est le portrait d'un martiniste du XVIIIe siècle (2).

Robert AMADOU.

---

(1) La reproduction est autorisée sous réserve que soit mentionnée explicitement cette **quadruple source.**

(2) Dans une prochaine note, je parlerai de la correspondance inédite de Divonne avec le baron Reuterholm, grand chambellan du duc de Sudermanie, frère du roi de Suède ; et je donnerai des extraits des lettres de celui-là à celui-ci.



LE MINISTÈRE DE L'HOMME-ESPRIT

TROISIEME PARTIE

DE LA PAROLE

(suite et fin) (1)

En général les hommes ne s'enfoncent, soit dans les croyances aveugles, soit dans les défiances, soit même dans le scepticisme ; que parce qu'ils s'en tiennent à contempler les *opinions ténébreuses ou impérieuses des hommes* ; leurs systèmes incohérens, et leurs passions, en un mot, parce qu'ils ne regardent que dans les hommes, en qui tout est divers et en opposition. S'ils regardoient dans l'homme, ils y verroient la racine de toutes les vertus, de toutes les lumières, et de toutes les harmonies, enfin, ils y verroient le système divin lui-meme et ils se trouveroient dans ude uniformité de principe et de certitudes qui les mettroit bientôt tous d'accord. N'éloignons donc pas celle de nos deux raisons humaines qui a le pouvoir d'atteindre à la vérité.

Ceux qui font cas des écritures n'ont qu'à voir combien elles prisent l'intelligence, combien elles menacent de priver de ce guide ceux qui s'écarteront de la ligne, et combien elles promettent de récompenser par ce flambeau ceux qui auront aimé la vérité. Ils n'ont qu'à voir comment tous les élus de Dieu chargés d'annoncer sa parole, ont reprimandé les peuples, les individus, et les *ministres religieux, qui négligeoient* de faire usage de cette intelligenc ou de cette raison divine, et de ce discernement pénétrant qui ne nous est donné que pour réparer continuellement la lumière des ténèbres, comme le fait l'esprit de Dieu ?

Toutefois l'admiration des littérateurs et des rhéteurs pour ce qu'ils regardent comme sublime, me confirme dans la persuasion où je suis que les beaux-esprits et les génies selon les hommes font leur demeure habituelle dans les régions très inférieures, et que quand ils rencontrent quelques traits, quelques idées, quelques expressions qui les élèvent un peu au dessus de ces régions, ils éprouvent une impression qui remplit le vide où *ils* sont, et *qui ne semble leur* avoir fait atteindre au dernier degré du sublime, que par la privation constante où ils se trouvent dans la région stérile qu'ils habitent.

S'ils connoissoient la région vraiment sublime pour laquelle l'homme est fait, *ils réduiroient à leur valeur tous ces* traits de sublime devant lesquels ils s'extasient, et ils ne les considèreroient que comme des jeux d'enfans, et sur celà, il suffiroit de les renvoyer aux prophètes.

Quant à la croyance que les beaux-esprits et les génies en question peuvent avoir à ces preuves positives et expérimentales, dont je viens de parler, en n'ignore pas ce que l'on doit en penser. Ne les voit-on pas mettre sur la même ligne, ceux qui se croient athées, et ceux qui, quoique raisonnables, deviennent illuminés, prophètes, thaumaturges, à force de vanité d'exaltation ou de curiosités ? Ne les entend-on pas dire que toute passion forte peut donner à l'esprit un trait de démence ? Ne sait-on pas en outre ce qu'ils disent du spectre d'Athènes et ensuite du fantôme d'Athénédore ? deux relations qu'ils rient de voir rapportées par Pline le plus sérieusement du monde, et qu'ils croient pouvoir regarder comme l'original de tous ces contes de revenans répétés et retournés en mille *manières* ; attendu que chacun peut raconter à sa fantaisie ce qui, selon eux, n'est jamais arrivé ?

(1) Cf. l'INITIATION nº 2 (1954) - 3 (1954) - 4 (1954) - 1 (1955) - 4 (1955) - 2 (1956) - nºs 3 et 4 (1956) - 1 (1957) - 4 (1960) - 2 (1961) - 4 (1962) - 3 (1965) - 4 (1965) - 1 (1966) - 2 (1966)

O vous, doctes et beaux-esprits, qui montez en chaire pour régenter le monde, je suis bien loin de plaider contre vous, pour défendre ces questions de fait mais je voudrois qu'en qualité d'instituteurs des nations vous eussiez commencé par vous instruire à fond des questions de droit. C'est alors que vos assertions sur le fait auroient plus de poid, soit pour, soit contre : jusques là elles nous laissent libres de ne les regarder que comme des opinions de jeunesse, et qui, comme telles, peuvent être aussi fantastiques que les fantômes mêmes, et ainsi elles nous permettent de juger à quoi se réduisent les pas que vous avez faits dans la carrière de la philosophie divine et véritable christianisme, ou ce qui est la même chose, dans le ministère de la parole.

Je répéterai donc ici le reproche que j'ai déjà fait aux littérateurs en général et aux littérateurs religieux en particulier, c'est qu'atteignant quelquefois, soit par leurs dons naturels, soit par leurs efforts, la région de la vérité, ils dissipent les trésors qu'ils y rencontrent, en les usant sur des sujets inférieurs aux plans de cette région sublime, et qu'ils réduisent bientôt le domaine de la parole à l'art, de peindre et d'écrire avec régularité et avec grace, sacrifiant ainsi continuellement à la forme ; le fonds qu'ils ne connoissent pas.

C'est ce qui m'a fait dire que la littérature humaine en général étoit un *des filets de l'ennemi, et qu'il s'en sert* avec beaucoup d'adresse pour retarder les hommes dans leur marche, tout en leur donnant sujet de croire qu'ils sont très avancés, puisqu'en effet ils le sont plus dans leur art que le commun des autres mortels.

La pensée de l'homme et sa parole sont des armes tranchantes et des sucs corrosifs qui lui sont donnés pour briser et dissoudre toutes les substances infectés qui l'environnent. Lorsqu'il n'applique pas ces dons puissans à leur véritable destination, ils le corrodent et le détruisent, parce qu'ils ne peuvent rester sans activité. Voilà pourquoi l'action est si utile à l'homme, voilà *pourquoi il lui est* si avantageux d'être employé à l'œuvre active de la parole qui le vrai christianisme.

Nous allons maintenant nous adresser à ceux qui, par état, sont chargés spécialement du ministère de cette parole.

Vous donc, Ministres des choses saintes, voyez quelle est l'œuvre que la vérité a droit d'attendre de vous. Contemplez si vous le voulez la marche respectable des mystiques de tout genre. Mais ne vous confondez point avec ces timides piètistes, en nous interdisant, comme eux, l'usage de flambeau que l'homme a reçu par sa nature. Il n'est pas rare de voir de ces mystiques, soit féminins, soit masculins, nous peindre merveilleusement l'état le plus parfait des ames et nous donner même une description exacte des régions ou impressions par où passent les vrais ouvriers du Seigneur.

Mais ces mystiques semblent n'être appelés à approcher de ces régions, qie pour en faire la peinture, et ils n'ont pas la vocation active qui semble appartenir aux véritables administrateurs, ils voient la terre promise et ne la labourent pas ; les autres souvent la labourent sans la voir, ils craindroient même de se distraire, s'il s'arrêtoient trop à la considérer ; tant ils sont d'ardeur pour la rendre fertile. Leur poste n'est pas dans les régions partielles. Nous en pouvons juger en considérant la nature du désir.

Le désir ne résulte que de la séparation ou de la distinction de deux substances analogues, soit par leur essence soit par leurs propriétés, et quand les gens à maximes disent qu'on ne désire pas ce qu'on ne connoit point, ils nous donnent la preuve que si nous désirons quelque chose, il faut absolument qu'il y ait en nous une portion de cette chose que nous désirons, et qui dès-lors ne peut pas se regarder comme nous étant entièrement inconnue. En outre, il est certain, comme je l'ai dit souvent que tout désir fait son industrie pour atteindre au but qui l'effraye, ce qui se voit dans tout ordre quelconque où nous voudrons choisir

nos exemples ce qui en même temps doit inculper notre paresse, réveiller notre courage, et condamner ceux qui le paralysent.

Je peux ajouter ici que le désir est le principe de tout mouvement, ainsi c'est une chose incontestable que le mouvement et le désir sont proportionnels, et celà depuis le premier être, qui étant le premier désir, le désir un, ou le désir universel ; est aussi par là le mobile du mouvement même, jusqu'à la pierre qui est sans mouvement, parce qu'elle est sans désir.

Je peux ajouter encore que chaque désir agit sur sa propre enveloppe ou sur son enceinte pour se manifester, que plus l'on prend l'exemple dans un ordre relevé, plus l'enveloppe est susceptible de sentir et de participer au désir qui est renfermé en elle ; que c'est par cette raison que l'homme peut être admis au sentiment et à la connoissance de toutes les merveilles divines, parce que son ame est l'enveloppe et le réceptable du désir de Dieu.

Aussi d'un côté, *la manificence de la destinée naturelle de l'homme*, est de ne pouvoir réellement et radicalement appéter par son désir que la seule chose qui puisse réellement et radicalement tout produire. Cette seule chose est le désir de Dieu, toutes *les autres choses qui entrainent l'homme*, l'*homme ne* les appète point, il en est l'esclave où le jouet. D'un autre côté, la magnificence de son ministère est de ne pouvoir réellement et radicalement agir que d'après l'ordre *positif à lui prononcé à tout instant, comme par un maitre à son serviteur*, et celà par la seule autorité qui soit équitable, bonne, conséquente, efficace, et conforme à l'éternel désir.

Tous les autres ordres qu'il reçoit journellement, ce n'est point comme serviteur ; c'est lui qui les provoque par intérêt, et souvent même par orgueil et en se faisant souverain. Aussi presque par tout dans ce monde les serviteurs se mettent à la place des maitres.

Je ne peux plus cacher ici que le désir divin qui se fait sentir dans l'ame humaine, a pour but d'étudier l'équilibre entre Dieu et elle, puisqu'un désir vient d'une séparation de substances analogiques qui ont besoin d'être unies ; or, cet, équilibre n'est pas un effet mort et inerte, mais un développement actif des propriétés divines qui constituent l'ame humaine en tant qu'elle est un extrait divin universel.

Mais si ces notions étoient éteintes dans l'ame humaine c'étoit à vous, ministre des choses saintes, à *les y faire renaitre ; si ce désir étoit affoiblit dans* les hommes, c'étoit à vous à lui rendre ses forces en lui en retraçant d'avance les avantages. Quel beau rôle vous auriez eu à faire en travaillant ainsi à opérer dans un ordre si supérieur *la réunion de ce qui est séparé et qui se désire*. Vous voyez quel simple désir animal, tel que la faim, a pour but d'établir l'équilibre entre notre corps élémentaire et la nature, afin de mettre ce corps en état de manifester et d'accomplir *toutes les merveilles élémentaires ou les propriétés* corporelles dont la nature l'a composé, en tant qu'il est l'extrait de cette nature. Que n'auroit-on donc pas à attendre de ce désir puisé dans un autre ordre, et de ce besoin sacré, dont *la source suprême a composé notre essence* ?

Homme, si tu veux faire une utile spéculation, observe que ton corps est une expression continuelle du désir de la nature, et que ton ame est une expression continuelle du désir de Dieu, observe que Dieu ne peut être un instant sans désirer quelque chose, et que Dieu ne doit pas avoir un désir que tu ne puisses connoître, puisque tu devrois les manifester tous. Tache donc d'étudier continuellement les désirs de Dieu, afin de n'être pas traité un jour comme un serviteur inutile.

Mais il y a une raison majeure, qui rend très laborieuse pour nous notre réunion avec ce Dieu dont nous sommes séparés, et cette raison qui nous apprend pourquoi il nous faut agir si fortement et si persévéremment pour atteindre à Dieu, repose sur deux difficultés.

La première est que depuis l'altération, nous sommes dans une véritable prison, qui est notre corps ; pendant qu'il *devroit être encore plus notre préservatif*, et même au lieu de diminuer selon leurs forces et leur industrie le poids de leurs fers, la plupart des hommes concourent à ce que leur ame devienne de la nature de leur prison, en se matérialisant, comme ils le font, ainsi l'ame humaine étant devenue par là pour ainsi dire prison d'elle-même ; on peut voir *quelle est aujourd'hui sa lamentable situation*. On peut voir aussi pourquoi elle est dans sa propre servitude, au lieu d'être au service de son maitre.

La seconde difficulté, et qui a elle seule est d'un poids immense, c'est que Dieu, se concentre en lui-même, comme font tous les êtres ; c'est que par sa propre attraction, centrale, il tend sans cesse à se rapprocher de lui même ; et à se séparer de ce qui n'est pas lui, c'est que, par ce moyen, *il se rend perpétuellement* un monde à part, enfermé dans sa propre enveloppe sphérique universelle, comme nous voyons prendre cette forme à tous les mondes particuliers, puisque tous les corps, jusqu'aux globules d'eau et de mercure, se forment tous une enveloppe de cette espèce.

Or, comme nous avons été renfermés par le péché dans un monde qui n'est pas divin, comme d'ailleurs journellement nous nous formons par nos souillures, nos illusions et nos ignorances, un monde qui l'est encore moins, on voit combien il nous faut faire d'efforts pour annuler ces mondes faux, obscurs, et pesans qui nous environnent, et pour faire entr'ouvrir le monde divin dans lequel il nous seroit si doux et si nécessaire d'entrer. Les grands efforts que nous aurions à faire pour celà seront faciles à imaginer, quand nous n'oublierons pas que tous ces mondes-là en se concentrant chacun en eux-mêmes ; tendent sans cesse à se séparer les uns des autres.

Cependant il ne faut pas se décourager pour celà, parce que ce monde divin ; qui tend à se concentrer, tend néanmoins en même temps à s'universaliser, parce qu'il est tout, ou du moins qu'il voudroit être tout, puisque c'est son droit. Ainsi notre travail s'il étoit bien entendu, auroit pour but principal d'atténuer et de laisser dissoudre tous ces mondes faux dont nous nous environnons sans cesse ; parce que le monde universel ou divin, en prendroit la place naturellement, puisque toutes les places lu iappartiennent, et ces résultats seroient prompts et faciles, puisque nous concourrions par là avec la tendance de ce monde universel lui-même.

Or, quel est le vrai spécifique pour opérer cette œuvre merveilleuse, ou pour atténuer les mondes faux qui nous environnent, ou que nous nous formons nous-mêmes tous les jours, et pour ouvrir le monde divin qui ne tendroit qu'à prendre leur place ? Je ne craindrai point de le répéter, n'étoit-ce pas à vous, ministres des choses saintes, à nous faire connoitre ce spécifique ? N'étoit-ce pas à vous à nous enseigner et à nous prouver qu'il consiste dans les vertus de la parole ? Oui, l'éternelle parole n'agit et n'élève sa voix que pour exterminer les mondes de l'illusion, ou ces Titans qui escaladent journellement le ciel ; et pour faire régner par tout, le monde divin et réel dont elle est à la fois l'organe et le principe.

Je sais que les obstacles sont innombrables, les difficultés immenses, et les dangers presque continuels, mais aussi il y a des appuis de tout espèce accordés universellement aux forces de l'homme, pour qu'il puisse par-tout se défendre, remporter la victoire et remplir toutes les destinations de son être ; sans que l'ennemi, en retire autre chose que de la honte.

Quoique nous consommions journellement notre parole à mille objets inférieurs et à mille occupations secondaires qui ne nous avancent point dans la véritable ministère de l'Homme-Esprit ; cependant, lorsque nous nous renfermons dans la mesure de nos besoins et de la justice, ces occupations même peuvent nous être utiles, comme préservatifs.

En effet, les nombreuses diversions, affections et entrainemens, que nous suggèrent journellement les travaux et les soins de la vie, soit animale ; soit sociale et politique, sont autant de secours qui ne cessent de se présenter à nous pour nous retenir au bord de nos abymes, car notre esprit pourroit sans celà s'y précipiter à tout instant. Ce sont autant de digues et de palissades qui se trouvent par-tout au long des précipices où nous marchons pendant notre passage dans ce bas-monde.

Il n'y a pas un moment de notre existence qui ne rencontre un pareil appui, et ce sont ces appuis-là qui nous font traverser nos ténèbres infectes sans que nous éprouvions les effroyables dégouts, et les insupportables amertumes qui nous y attendroient. Ainsi, quand l'homme se laisse aller aux crimes ou simplement aux foiblesses ; c'est qu'à coup sur il n'a pas su faire un salutaire usage de ces appuis que l'environnoient ; puisque c'est une vérité qu'il avoit autour de lui tous ceux qu'il lui falloit, sinon pour avancer au moins pour ne pas tomber.

Sans nous élever ici à ces sublimes principes de morale qui nous commandent avant de nous livrer à nos illusions, de regarder si autour de nous il ne nous reste pas quelqu'œuvre utile à laquelle nous puissions nous consacrer, on voit au moins là d'où découlent les principes des moralistes les plus ordinaires, qui nous recommandent tant d'éviter l'oisiveté, soit du corps ; soit de l'esprit, on y voit aussi pourquoi communément il y a moins de corruption et de foiblesse parmi les hommes qui s'occupent que parmi ceux qui vivent de l'inaction, et la fainéantise, pourquoi il y a moins de fous dans la classe occupée que dans la classe oisive et moins dans la classe occupée d'objets naturels et matériels que dans celle occupée des ouvrages de la pure imagination, pourquoi enfin il y a moins de gens livrés aux mauvaises sciences, dans la classe inférieure et occupée, que dans celle de la grandeur et de l'oisiveté.

Non seulement ces secours et ces supplémens sont nos continuels remparts contre l'ennemi mais si nous les employons avec zèle et une intention pure, ils nous lient toujours un peu, chacun selon leur mesure, à ce délicieux magisme que la vérité porte avec elle même ; et que sa parole ne cesse de faire filtrer partout, même à notre inscu, de façon que d'un côté, nous imprégnant de leurs sucs vivifians, et de l'autre nous rendant comme invisibles et inabordables à l'ennemi, ils ne nous offrent partout que la sécurité et le bonheur, et neutralisent perpétuellement l'amertume qui est toujours prête à pointer dans nos jouissances.

Il n'y a point de situation dans la vie a qui l'emploi de cette doctrine ne soit applicable. Les états pénibles, comme les états doux, y trouveront chacun leur recette, et le régime qu'ils ont à suivre selon leurs diverses circonstances, car les états doux ont leurs inconvénients comme les états pénibles, et même ils en ont plus que ces derniers, voilà pourquoi ils ont encore plus besoin de ces supplémens, et demandent encore plus d'être en surveillance.

Or, comme la parole est toujours unie secrètement à ces appuis, il n'en est aucun qui ne puisse parvenir à partager avec elle sa vivifiante action. Voilà pourquoi ce seroit ne nous préservant de l'oisiveté de l'esprit dans les états doux, et de l'oisiveté du corps dans les états pénibles ; que nous nous lierions insensiblement à la parole, et que peut être nous deviendrions naturellement des ministres de la parole.

Car cette éternelle parole passe sans cesse de la mort à la vie pour nous, elle n'existe elle même que de cette manière, elle est en soi un continuel prodige toujours renaissant, comme elle agit partout et continuellement selon ce même mode et selon ce même caractère, elle répand universellement cette même empreinte et cette même teinte active sur tout ce qu'un opère et sur tout ce qui est, soit visible, soit invisible.

Voilà notre boussole ; voilà notre vaisseau, voilà notre port ; voilà notre ville de refuge, allons à ce guide par notre esprit et par nos actes, unissons-nous à lui, et partout il nous fera renaitre de la mort à la vie, par lui et avec lui, partout il nous fera participer à sa propriété d'être un continuel prodige ; et l'ennemi sera obligé de nous laisser passer sans avoir mis d'imposition ni sur nous, ni sur notre félicité présente et future.

Ne demandons plus ce qui attend l'homme de bien, même sur cette terre, lorsqu'il remplit avec exactitude et résignation cete partie du décret qui nous condamne tous à combattre, si nous voulons vaincre. Ce qui l'attends, cet homme de bien, ce ne peut être autre chose que les faveurs de la parole, puisque ces faveurs de la parole sont celles dont il auroit joui si nous fussions restés fidèles au contrat divin. Il est donc vrai que si nous nous conduisions sensément, non-seulement nous ne douterions pas qu'il y eut pour nous autrefois un ordre parfait que nous pourrions appeler un optimisme primitif, mais même nous découvririons autour de nous un optimisme secondaire qui nous rempliroit de consolation dans nos épreuves et dans notre pénible situation ici-bas.

Mais si en général la base radicale de notre être nous porte volontiers à croire, soit par besoin, soit par persuasion, à un optimisme primitif dans lequel tout étoit bien, nous avons plus de peine à admettre un optimisme secondaire, en voyant tant de mal autour de nous. Cependant cet optimisme secondaire cessoit bientôt d'être contesté, si nous voulions ouvrir les yeux ; sur la source de vie et d'amour qui nous cherche sans cesse jusque dans nos abimes ; et nous serions obligés de convenir que si nous ne faisons pas connoissance avec cet optimisme secondaire, nous ne la ferons jamais avec l'optimisme primitif.

C'est faute d'avoir distingué ces deux genres d'optimisme que les raisonneurs, ou plutôt les déraisonneurs, ont tant balbutié sur le bien et le mal. Nous descendons tous de l'optimisme primitif, nous tendons tous à y retourner, mais nous ne nous donnons pas le temps de faire le voyage : et quelqu'inconséquentes que soient nos décisions, nous voulons nous regarder comme arrivés, tandis que nous sommes encore en route, il est bien vrai que, quoique nous soyons si extraligués de l'optimisme primitif, il nous est toujours possible de le sentir, et même de le voir naitre par-tout au travers de l'optimisme secondaire. Car la parole divine ouvre continuellement en nous la porte à la divinité, c'est à dire, à la sainteté, à la lumière et à la vérité. L'ennemi a aussi une parole ; mais en la prononçant il n'ouvrit la porte qu'à lui-même, plus il parle, plus il s'infecte, et comme il prononce toujours cette parole de mensonge, il est toujours à s'infecter. Il ne fit autre chose que verser son sang empoisonné et le boire. Voilà son œuvre perpétuelle.

On rendit, au contraire, une parole pure au premier des humains après son crime ; on lui en rendit une plus glorieuse et plus triomphante au milieu des temps, que sera donc celle qu'on lui rendra à la fin des temps, lorsque la parole pourra se donner dans son complément et dans l'éternelle plénitude de son action ?

On voit ici que comme tout est amour, et comme la parole est l'hymme continuel et universel de l'amour, cette parole remplit toutes les voies de l'homme par des progressions douces, appropriées à tous les degrés de son existence. C'est pour cette raison que pour l'ame humaine tout commence par le sentiment et l'affection et que c'est par là que tout se termine.

Aussi notre intelligence ne se développe qu'après que notre être intérieur a éprouvé en soi-même les premiers sentimens de son existence. C'est ce qui se fait connoitre dans l'age ou l'homme va commencer à penser. A cette époque de notre vie, nous sentons naitre en nous un foyer neuf, et une sensation morale que nous ne connoissions pas auparavant. L'intelligence ne tarde pas à donner

aussitôt des signes de sa présence, mais celà n'arrive à cet age là qu'après que le *foyer moral s'est développé.*

Dans un age plus avancé la sève monte à force vers la région de notre intelligence, et c'est le moment où nous avons le plus besoin de surveillans, qui en dirigent le cours, et qui nous préservent *des dangers de ses impétueuses irruptions,* car, faute de soin, notre foyer moral seroit bientôt obscurci ou altéré. Aussi c'est alors que les savans mettent les idées dans le moral ; puisque même *ils l'en font dépendre, comme* il font dépendre les idées des sensations et des objets externes.

Mais si ce foyer moral de sentiment et d'affection à l'initiative par droit de nature, *il faudroit par conséquent que tout* lui revint en dernier résultat, comme nous voyons que les aliments que nous prenons ne nous sont utiles et ne remplissent leur objet qu'autant qu'ils portent leurs sucs et leurs propriétés jusque dans votre sang ou dans le foyer de notre vie.

Aussi sera-t-on obligé de convenir que toutes les clartés que l'intelligence des hommes acquiert par le raisonnement ne leur servent qu'autant qu'elles *pénètrent* jusqu'au foyer moral où elles apportent chacune l'espèce de propriété dont elle est dépositaire. C'est un tribut et un hommage qu'elles doivent rendre toutes à cette source, en venant témoigner, par le *fait,* le *caractère* de leur relation avec elle. Enfin, l'intelligence pourroit nous aider à reconnoitre autour de nous les fruits abondans de l'optimisme secondaire ; mais le moral *peut même nous faire manger* des fruits de l'optimisme primitif, et tels sont les services que pourroient nous rendre les administrateurs de la parole.

Ceux des penseurs de ce monde qui croient à la source universelle de l'amour, *pourront concevoir de là comment* il faut que ce soit par l'amour et par la parole que tout finis ; pour l'homme de désir. Ils verront aussi pourquoi ce monde matériel ne peut pas durer éternellement. C'est par la raison qu'il n'est qu'un *tableau,* actif, à la vérité, mais sans amour et sans parole, et qu'ainsi il faut qu'un jour il fasse place à l'amour et à la parole ; c'est à dire, qu'il faut qu'un jour il rentre dans l'amour et dans *la parole dont il a été comme* extraligné par le crime.

Si l'on voulait étendre cette loi jusqu'à l'ennemi de toute vérité qui a lui-même été la cause de ce que cet univers est extraligné, et comme exilé de l'amour *et de la parole, il faudroit observer que* malheureusement cet ennemi, n'est pas sans parole, ce qui fait qu'il opère lui même son propre extralignement et son propre exil.

D'ailleurs ceux qui enseignent *hautement le retour final de cet être coupable,* ne font pas attention à l'impossibilité où ils sont d'avoir dans ce monde une notion positive sur ces grands objets, En effet quelques profondes et quelque merveilleuses *qui soient* les *connoissances* qu'ils peuvent acquérir sur la région divine et sur la région infernale, cependant, tant qu'ils sont dans leur enveloppe matérielle, ils ne peuvent atteindre, ni jusqu'au Dieu principe, où à ce que nous appelons le ciel des cieux, ni jusqu'au chef pervers, où à ce que nous appelons l'enfer démoniaque complet. Aussi n'avons-nous ici dans ces deux genres que *des résultats de ces deux principes, parce que* notre corps a à la fois pour objet de nous tenir dans la privation de Dieu, et de nous servir de rempart contre le démon.

La vraie raison de tous ces jugemens *de l'homme, c'est que, sans* être Dieu, il est cependant un être universel, et que par conséquent il ne peut sentir un point de son être, qu'il ne se trouve imageairement dans une universalité, soit *bonne, soit mauvaise.* On peut dire aussi que c'est cette idée d'universalité qui l'engage si aisément à sauver tous les hommes prévaricateurs, il ne voit pas que quand il n'y en auroit qu'un de sauvé, *cette idée miséricordieuse,* qui lui fait honneur, se trouveroit toujours être vraie, puisqu'il n'y a pas un seul homme qui ne soit une universalité.

D'un autre côté, il s'est jeté, au sujet de la prédestination, dans des labyrinthes inextricables. Mais vous administrateurs des choses saintes, et de la parole, n'auriez-vous pas pu l'en garantir en lui montrant la différence de la destination à la prédestination ?

La destination ne semble jamais se prendre qu'en bonne part ; la prédestination a deux faces. Dieu donne souvent des destinations aux hommes, et c'est par là qu'il a eu des élus de toute espèce, mais il ne leur donne point de prédestination, parce que, sous le rapport même le plus avantageux, ce mot entraine avec lui une sorte de contrainte qui semble nuire à la liberté ; et sous le rapport désastreux, il entraine une sorte de fatalisme qui sembleroit nuire à la justice.

C'est par abus que ce mot s'est introduit. Dieu a pu dire à plusieurs : je vous ai choisis dès le sein de votre mère ; et avant que le monde fût, mais c'est l'esprit de l'homme qui a recouvert cette élection du mot de presdestination, les faibles en n'ont encore altéré le sens, et les fanatiques ignorans en ont abusé.

Par son origine l'homme auroit pu se dire prédestiné à manifester l'être divin, cependant il n'en a rien fait. Depuis sa chûte, quand il est appelé à l'œuvre, il ne fait que rentrer dans sa destination naturelle, et si dans ces cas-là, il se trouve supérieur à ses semblables comparativement, il ne fait néanmoins que de rentrer dans la ligne primitive dans laquelle il auroit dû toujours marcher, et par conséquent il ne mérite pas le nom de prédestiné dans le sens reçu du vulgaire ; car il est même encore bien au dessous de ce qu'il auroit été s'il fût resté dans sa gloire, et bien au dessous de ce qu'il sera à la fin des temps s'il y arrive régénéré.

Au lieu de ce système décourageant de la prédestination n'auriez-vous pas pu nous apprendre qu'au contraire c'est l'homme qui, par son amour, peut même en quelque façon gouverner dieu ?

Car ceux qui se pressent ne voient pas que non-seulement Dieu se conduit d'après nos besoins, mais même d'après nos désirs. Il est non-seulement avec nous comme un médecin habile qui suit pied à pied le cours d'une maladie, et dirige à chaque instant des remèdes en conséquence, mais encore comme une mère attentive et tendre qui étudie tous nos goûts, et qui, lorsque nous nous empressons de lui complaire, n'a rien de cher pour nous, et ne voit en nous que l'objet chéri de toutes ses complaisances. Quelle est la mère que son fils ne possède pas toute entière, et ne domine pas quand il se conduit envers elle comme il le doit.

Ne soyons donc pas étonné que loin que Dieu fût injuste et dur avec nous si nous étions sages, il ne fût, au contraire, occupé qu'à nous prévenir en tout point ; que notre amour n'obtint sur lui l'empire le plus puissant, et que cet amour de notre part eût un attrait magique, auquel il fût toujours prêt à faire toutes sortes de sacrifices, même celui de sa suprématie et celui de sa gloire.

Oui, oui, c'est une vérité certaine, que si nous voulions, nous gouvernerison, Dieu par notre amour, et que Dieu s'afflige de ce que nous lui laissons tant d'autorité, pendant qu'il ne voudroit employer auprès de nous que de la complaisance et la plus bienveillante amitié.

Lisez le 41[e] chapitre d'Isaïe, à commencer du verset 8 et vous verrez que non seulement Dieu a donné le nom de son ami à Abraham, mais qu'en raison de ce beau nom, il l'a comblé de soins et de toutes les faveurs de son amitié.

Lisez le 2[e] des paralipomènes (ch. 20 : 7) vous verrez dans la prière de Josaphat, qu'Abraham, étoit regardé par sa nation comme l'ami de Dieu, ainsi que Judih le rapporte (ch. 8 : 22).

Lisez le livre de la sagesse (ch. 7 : 27) et vous verrez que Dieu emploie ce doux nom d'ami envers ses ames saintes. Enfin, voyez dans le nouveau testament (Jean 15) combien le réparateur se plait à donner ce nom à ses disciples

Ministres des choses saintes, n'étoit-ce pas à vous de développer ces vérités à notre esprit ?

L'essence première peut réellement siéger en nous et se plaire en nous quand nous nous rendons véritablement ses amis, c'est pour celà que nous sommes une vraie et vivante copie de l'être par excellence, lorsque nous sommes régénérés, puisqu'alors c'est cette essence, elle-même qui se caractérise en nous.

Toutes les sensibilisations spirituelles, qui ne sont que les productions des opérations de la Divinité, ont pour but d'avertir les régions que l'être existe, et qu'il est présent, elles l'oublieroient sans celà, comme nous l'oublierions nous mêmes, à cause de sa sublime existence ; vérité qu'on peut étendre jusqu'aux sensibilisations physiques, et à l'existence de notre être corporel, de même qu'à l'existence de toute la nature, puisque chacune des sensibilisations que nous voyons, que nous entendons, que nous goûtons, n'est qu'un avertissement et qu'une expression de l'être ; tandis que sans celà nous sommeillerions près de lui, et nous serions comme étant sans lui, tant il est, non pas loin, mais séparé et distinct de nous.

Ne soyons donc point étonnés, quand nous nous régénérons de sentir renaitre en nous les sept sources ou les sept puissances qui sont les colonnes fondamentales de tous les êtres, ou d'y sentir se former, et s'y mouvoir les sept organes de l'esprit, puisque l'esprit veut être connu et que c'est nous et que c'est nous qu'il a choisi pour être ses témoins vivans, si les sensibilisations spirituelles ne sont que les indices des opérations éternelles de l'essence première, il faut que nous soyons sensibilisés spirituellement avant de pouvoir faire connoitre cette essence.

Aussi, lorsque nous sommes sensibilisé spirituellement à ce degré là ; c'est alors que la langue se tait, elle ne peut plus rien dire, et il n'est pas nécessaire qu'elle parle, puisque l'être agit lui-même en nous, par nous, et qu'il le fait avec une mesure, une sagesse et une forme dont toutes les langues humaines ne seroient pas capables.

Dans ce tableau nous appercevons comment l'homme prouve Dieu, et peut être utile à Dieu, puisqu'il en doit être le témoin universel. Nous voyons aussi combien cet homme doit lui être cher, en raison de cette sublime destination, Car selon que je l'ai exposé souvent, il est certain que s'il n'y avoit point de Dieu, nous ne pourrions plus avoir de quoi admirer, mais que s'il n'y avoit point d'ame spirituelle immortelle, Dieu n'auroit plus d'objet permanent qui pût être comme le foyer et le réceptacle complet de son amour.

Quand aux divers noms de l'homme ; on l'a déjà vu, le premier nom actuel de l'homme, c'est « douleur » « affiction » il faut que ce nom résonne dans tout notre être, avant que nous puissions arriver aux portes de la vie et de la parole. Mais le second nom que l'homme trouve aux portes de la vie, c'est la « Sainteté » dont la racine hébraïque signifie renouveler. Quand il a le bonheur de faire renaitre ce nom-là en lui, alors il peut espérer d'entrer dans le ministère de l'Homme-Esprit, attendu que la parole ne demande pas mieux que d'avoir des ouvriers, et celui qui comprendra la signité de ce nom, les clarifications qu'il procure, et les délicieux et magnifiques services qu'il nous met à même de rendre à l'universalité des choses, connoitre ce que c'est que le bonheur et la gloire d'être un homme.

Il ne se donnera donc point de relâche qu'il ne se soit mis en état d'être employé, car pour être vraiment utile aux régions universelles ; ce n'est point assez que d'arriver au sentiment vif et permanent de son titre d'esprit, s'il ne parvient en outre à se faire employer comme tel dans le champ divin, spirituel, céleste, terrestre, régionnaire ; israélitique, grammatical-vif, patriarchal, pro-

phétique, apostolique etc. contre le mal; le vide et les ténèbres, il ne sera point arrêté, par la honte d'être obligé de faire apprendre à toutes ses essences et à tous ses organes spirituels, cet élément de la langue universelle, vu l'espoir qu'il a de pouvoir aussi un jour le faire apprendre à tout ce qui ne le connoit point, et gémit après cette connoissance.

Ce second nom engendre dans l'homme tous les autres noms partiels dont sa carrière peut lui offrir le besoin de la propriété dans les divers dons et emplois qui peuvent lui être destinés, et selon les diverses fonctions et améliorations qui peuvent se rencontrer sur sa route. Aussi, quand l'Homme-Esprit se livre courageusement au travail de la régénération, et qu'il développe l'activité des facultés qui sont en lui, il semble que, des divers points de l'horizon spirituel, il se rassemble sur sa tête comme autant de vapeurs actives et vivantes qui viennent établir des sources fécondes et abondantes au dessus de lui.

Le feu de ces nuages fermente, il éclate, la source s'entr'ouve, et il en découle mille ruisseaux de rosée divine qui descendent sur l'homme et qui l'inondent, ces ruisseaux vivifians s'introduisent en lui et le pénètrent, comme font les pluies matérielles pour les champs terrestres. C'est le zèle et le désir de l'homme qui est le premier centre et le premier noyau de ces nuages si salutaires ; c'est lui qui attire et fixe les vapeurs divines et spirituelles, qu'il a le pouvoir de convoquer et de mander, pour ainsi dire, de toutes les contrées où Dieu agit, c'est à dire de l'entière universalité des choses. C'est là un des plus beaux privilèges de l'homme, et celui qui lui montre de la manière la plus convaincante comment il a été investi du droit d'être l'image et le représentant de la divinité.

Dieu a produit éternellement, et il produit encore continuellement les essences de toutes ces vapeurs, l'homme, comme image de Dieu, a le pouvoir de les rassembler, de les rendre sensibles ; et d'en former des régions à la force desquelles rien ne peut résister. C'est en quelque sorte en répéter la génération, où au moins c'est la répéter dans le degré inférieur et visible, le degré supérieur n'étant réservé qu'à Dieu seul.

Cependant combien ces droits de l'homme de désir ne rencontrent-ils pas d'obstacles. Dans quelles affligeantes limites ne se trouvent-ils pas renfermés. Car Dieu a bien dit aux hommes du temps de Noé, qu'il n'y auroit plus de déluge, parce que, selon les loix de la justice et de la nature, lorsque le germe de prévarication qui tomboit sur les forces corporelles, et qui, comme tel ; étoit analogue à l'eau, eut fait son explosion et eut attiré la punition correspondante, il ne pouvoit plus répéter le même désordre, et par conséquent la punition du déluge aquatique qui y correspondoit, ne pouvoit pas avoir lieu non plus. Mais Dieu n'a pas dit pour celà qu'il n'y auroit plus de déluge spirituel, et, en effet, loin de croire que cette espèce de déluge ne puisse avoir lieu, on peut dire qu'il est universel et continuel ; en voyant les torrens d'erreurs qui couvrent la pensée de l'homme, et qui l'inondent.

Aussi les différens Noés qui sont nommés pour présider à tous ces déluges, ont-ils à supporter l'effort des torrens de douleurs qui les poursuivent et traversent leur être dans tous les sens. Ils ne se plaignent pas même quand ils se sentent ainsi assaillis ; ils aiment que ces torrents s'accumulent en eux, et qu'ils s'amoncèlent et se pressent les uns et les autres, jusqu'à faire des irruptions dans toutes les facultés et toutes les puissances de leur être.

Ils attendent, avec une foi vive et une délicieuse espérance, que les eaux s'écoulent par tous ces canaux qui s'ouvrent en eux, que la terre reprenne autour d'eux sa fertilité, que l'olivier arrive apporté par la colombe qui est la parole, et qu'ils puissent restituer aux régions stériles et désertes tous les animaux

qu'ils ont recueilli dans leur arche sainte, et dont ils sont si empressés de voir perpétuer les races.

Néanmoins dans les afflictions d'esprit que l'homme de désir éprouve au milieu des travaux de sa régénération et de son ministère, il en est une qui lui paroit d'abord extrêmement désolante, et il est surpris de ne pouvoir pas en abréger le thème à son gré, c'est de savoir qu'on peu tout obtenir du père au nom du réparateur, et que cependant on n'obtienne pas encore le redressement des voies universelles ; l'abolition des iniquités humaines, et la délivrance de la nature.

Quelquefois cet homme de désir se complait dans ses douces perspectives que lui montre sa pensée, et qui ne vont rien moins qu'à lui persuader que ce grand œuvre doit être possible d'après la promesse. Quelquefois même il se sent ému par des Saints élans qui l'entraînent à croire qu'il pourroit par sa foi, parvenir à réaliser quelques parties de ces plans sublimes ; et il n'y a pas de joies alors qui ne s'emparent de lui. Mais quand il se consulte scrupuleusement sur ce point, voici la réponse qu'il reçoit :

Toutes les voies divines sont dirigées par l'amour, les puissances de Dieu sont sans bornes à la vérité, et elles peuvent tout, excepté ce qui contrarie l'amour. Or, c'est par amour que Dieu temporise, c'est parce qu'il aime tout, qu'il veut donner à tous les moyens et les temps nécessaires pour se remplir de lui, et pour que rien ne revienne à lui vide de lui. En brusquant les opérations et les temps, il pourroit sûrement faire disparoitre toutes les apparences fausses et ténébreuses, qui retiennent l'esprit comme captif, mais il pourroit aussi par là faire disparoitre l'esprit même qui seroit entrainé avec l'apparence, s'il n'étoit pas encore saturé de la teinture divine, or cette teinture ne peut s'y infiltrer que par degrés. Si elle y pénétroit subitement et tout à la fois, elle le porteroit dans des mesures violentes qui excéderoient ses forces ; et auxquelles ils ne pourroit pas résister.

Ainsi la longanimité divine tempère nos desseins même pour l'avancement du règne divin, ainsi l'homme de désir, quelles que soient les ardeurs de son zèle ; ne pourra marcher dans les voiles de la sagesse, qu'autant qu'il se pénétrera du sentiment de cet amour universel, qui dispose tout suavement ; et quand il éprouvera de ces mouvemens vifs qui le porteront à rechercher le redressement des sentiers tortueux, il faudra qu'il porte ces désirs jusques dans le sein de l'éternel amour, qui seul peut savoir l'emploi qu'il en doit faire pour l'accomplissement des bienfaisans et sages volontés divines, il faudra qu'il se retire dans les profondeurs de son cœur, et que là, gémissant comme la colombe, il soupire en silence après l'extension du règne de la vie et de la parole ; il faudra qu'il y travaille dans les douleurs de l'attente de la patience, et qu'il n'oublie jamais que si c'est par l'homme coupable que le mal inonde l'univers, ce ne peut être que par l'homme redevenu juste, que le règne du bien peut rependre sa place.

Il faudra en un mot, qu'il prenne garde que de n'écouter son imprudence, et son aveuglement sur ses propres ténèbres, sur sa privation et sur son impuissance si authentiquement méritées, tandis qu'il ne croiroit au contraire écouter que sa justice, et qu'il se croiroit en droit d'exiger de Dieu plus que sa mission actuelle ne lui permet même de lui demander.

Qu'il songe donc que l'occupation continuelle de Dieu, c'est de séparer le pur de l'impur, et que le temps entier est consacré à ce grand œuvre. C'est ainsi qu'il opère en nous dès le moment de notre naissance, et même dès notre incorporation, puisque dès-lors il ne cherche qu'à délivrer graduellement notre âme de sa prison, et cependant il n'opère cette délivrance qu'à la fin de notre vie, encore celà dépend-il de la manière dont nous avons vécu.

Nous avons vu déjà plusieurs fois que l'esprit de l'opération divine sur l'homme et sur l'univers étoit une immolation perpétuelle, un dévouement continuel de la parole à se sacrifier elle-même sans cesse pour substituer dans tous les êtres la substance divine en place de ce qui les gene et les tourmente. Comme nous venons de Dieu, ce seroit ce même esprit qui devroit à tous les instans nous animer, si nous voulons être son image et sa ressemblance, et faire revivre en nous le contrat divin. Aussi ce n'est pas seulement par vertu que nous devrions être sage, c'est par équité et par égard pour notre propre titre, aussi bien que par honneur pour celui qui nous en a revêtus, et que nous sommes chargés de représenter.

Si tous ces motifs là n'étoient pas suffisans pour nous rendre sages, nous devrions alors l'être par charité pour tous les êtres et toutes les régions qui sont en rapport avec nous puisque nous ne pouvons cesser d'être sages sans leur donner la mort au lieu de la vie qu'ils attendoient de nous ; or, si nous ne sommes point assez élevés pour pouvoir leur donner la vie, au moins ne nous abaissons point assez pour leur donner la mort. Heureux lorsque nous pourrons monter d'un degré. Car dès lors toutes les vertus sortiront de nous, et nous ferons activement par devoir le bonheur de tous les êtres.

Le sage travaille pour son propre repos, en effaçant chaque jour les tâches qui obscurcissent l'homme depuis le péché, et en cherchant à faire descendre en lui la fontaine de vie qui seule peut lui donner la paix, c'est là le terme ou tout homme doit tendre s'il veut être juste. L'homme de charité va plus loin, il ne se contente pas de son propre bonheur, il a encore besoin du bonheur de ce qui n'est pas lui, et ici cet esprit de charité peut porter deux différens caractères, l'un spirituel, et l'autre divin.

Par le premier, l'homme cherche à opérer le repos de son semblable, par le second il cherche même à faire sabbatiser la parole, et c'est là où il y a beaucoup d'appelés mais bien peu d'élus.

Ministres des choses saintes, ne seroit-ce pas à vous à nous enseigner ces vérités si imposantes et si peu connues ? Car qui est-ce qui se persuade ici-bas que nous ne soyons autre chose que les grands économes des domaines de Dieu et chargés de travailler à son repos ? Hélas, on pourroit dire que l'homme ne travaille qu'à l'œuvre opposée, et qu'il se conduit comme s'il ne cherchoit qu'à opérer le repos de l'ennemi, tandis que nous ne devrions nous occuper qu'à guérir les plaies qu'il fait sans cesse à toutes les régions, et tout nous apprend que nous pourrions atteindre à ce haut emploi, en nous attachant en esprit et en vérité au ministère de la parole puisque s'il y a d'un côté une progression descendante des abominations de l'homme et de son ennemi, depuis l'origine du monde, il y a aussi une progression ascendante des trésors divins développés devant nous, depuis cette même origine, et qui ne cesseront de se développer jusqu'à clôture du temps.

Si nous réfléchissions à ce qui est caché sous le monde matériel universel, nous remercierions les magnificences divines de s'être mises si fort en mouvement pour dérober à nos yeux cet horrible spectacle.

Si nous réfléchissions au malheureux état de la famille humaine, visible ou invisible, nous remercierions les puissances de la nature d'épargner à nos regards ce tableau déchirant, et nous remercierions la sagesse suprême d'avoir permis que l'homme et la femme puissent rallier en eux aujourd'hui et l'amour et la lumière sous le voile de l'éternelle sophie, parce qu'il n'y a pas un de ces mariages saints qui ne soit célébré universellement dans toute la famille de l'homme ; et qui n'y porte la joie, comme nos mariages terrestres portent la joie dans nos familles temporelles.

Si nous réfléchissions quelles sont les angoisses de la parole, nous la remercierions d'avoir eu la charitable générosité de se dévouer, comme elle l'a fait, à notre repos, et nous nous dévouerions à son repos ; à notre tour, comme elle s'est dévouée au nôtre.

C'est en marchant ainsi dans ces voies d'amour et de charité, que finalement nous repousserions le mal et la douleur de toutes les régions, et que nous reconnoitrions dans quelle incommensurable proportion le bien l'emporte sur le mal. Car il est bien vrai que le démon est le méchant, que sans la base divine où la bonté qui est descendue dans l'homme, nous ne pourrions pas savoir seulement qu'il y a un Dieu, mais aussi les hommes sont tellement environnés de cette bonté divine, que sans la méchanceté de l'homme, nous ne nous appercevrions seulement pas de l'existence du démon.

Il y a même dans le monde de si superbes manifestations de la parole, et celà indépendamment des traditions connues, et sur-tout indépendamment de la superbe manifestation de la nature, que quand je jette les yeux sur les magnifiques développements découverts par la générosité de la sagesse à quelques-uns de ses serviteurs, je ne peux m'empêcher d'être étonné de cette prodigalité de sa part. Je serois tenté de croire alors qu'elle ne connoit pas l'état d'abrutissement d'ignorances, et de grossier endurcissement ou sont les hommes relativement à la marche de la vérité, et au régime fécond de l'esprit.

L'état habituel de Dieu, et des esprits par rapport aux hommes, c'est de les croire moins mauvais qu'ils ne sont, parce que Dieu et les esprits habitant le séjour de l'ordre, de la paix de la vertu et de la bonté, portent sur tout ce qui est, cette teinte de perfection qui est leur perpétuel élément, Ils ont beau être déçus continuellement, et quelque façon par les abus récidivés, de l'espèce humaine, cela ne les empêche pas de lui prodiguer, l'instant d'après, de nouvelles faveurs vérité, dont les deux testaments des Juifs et des Chrétiens, nous offriroient comme une chaîne de témoignages non-interrompue ; vérité qui ne surprend plus quand on a l'apperçu de la racine génératrice éternelle ; qui ne cesse de se renouveler continuellement elle même.

Cette manière d'être de la part de Dieu et des Esprits par rapport à l'homme, ne s'oppose point à la surveillance continuelle ou ils sont à son égard pour le préserver, l'avertir et le diriger dans les voies qui peuvent lui être ouvertes par la sagesse, parce que toutes ces choses sont des œuvres de l'amour et de la bienfaisance ; et que c'est là leur élément naturel.

C'est toujours par là qu'ils commencent avec lui, et loin de soupçonner le mal en lui, il faut qu'il soit lié complètement aux désordres, pourqu'ils s'en apperçoivent au point de l'abandonner à lui même et aux suites de ses écarts, et encore ne tardent-ils pas à lui donner de nouvelles marques de leur attention et de leur attachement.

Les deux progressions de maux et de biens se trouvent dans notre être et c'est par là que nous pouvons avoir des rapports avec tous les mondes, et y exercer le Ministère de l'Homme-Esprit. Mais ce n'est rien que de savoir ces choses, l'essentiel est de les réaliser. Le savant n'est rien aux yeux de Dieu, il n'y a que les ouvriers qu'il prise et qu'il récompense. A chaque degré que nous parcourons dans l'œuvre, nous acquérons de nouvelles forces, et l'homme qui suit les sentiers vifs de sa régénération, peut arriver jusqu'à la montagne sainte pour y apprendre les ordonnances du Seigneur.

Mais là l'impatience de la justice s'empare de lui, quand il voit les abominations auxquelles se livre le peuple d'Israël.

Il brise les tables de la loi ; parce que ce peuple n'est pas digne de les entendre. Dans sa colère, il extermine, tous les prévaricateurs qui engagent l'ame humaine à se prostituer avec les nations, et qui sont armés contre la parole.

Il lance la foudre contre les géans qui veulent assaillir le ciel, et s'en rendre maitres : O mon peuple qu'est-ce que ton Dieu t'a fait pour que tu te sois irrité contre lui. Qu'est-ce que vos pères (Jérémie 2 : 5) ont trouvé d'iniquité en moi, pour qu'ils soient éloignés de moi, qu'ils aient marché après des illusions, et qu'ils se soient rendus la vanité et le néant.

A mesure que nous nous élevons sur cette montagne, nous nous revêtons du manteau d'Élie, dont nous pouvons hériter dès notre vivant, et par l'organe duquel nous pouvons faire tomber le feu du ciel, diviser les eaux du fleuve, guérir les maladies, ressusciter les morts, car il n'y a que ce manteau d'Elie où notre vêtement pur et primitif, qui puisse conserver la parole en nous, comme un manteau terrestre conserve notre chaleur corporelle. L'être animal, ne peut point contenir en soi cette parole vive : il n'y a que notre corps viriginal qui puisse la fixer.

L'usage d'embaumer les corps des morts, et de les remplir des aromates les plus précieux, est une transposition de ce principe qui nous appelle tous à notre regénération, soit corporelle, soit spirituelle. Il est certain que nous n'aurions pas d'autre tâche dans le monde, si nous étions prudens, que de travailler continuellement à revivifier dans nous le corps pur et l'esprit de vérité qui y sont comme éteints et comme morts, en sorte qu'à notre mort physique, nous nous trouvassions parfaitement embaumés dans tous les sens corporels de notre première forme, non pas à la manière des momies terrestres, qui demeurent sans vie et sans mouvement, et finissent par se dissoudre, mais comme emportant avec nous le baume vivant et incorruptible qui rendra à tous nos membres leur agilité et leur activité primitives et celà dans des progressions toujours croissantes, comme l'infini et l'éternité.

Or, nous pouvons même ne pas attendre le moment de notre mort physique pour celà. Le prophète Ahia ne pouvoit plus voir, parce que ses yeux s'étoient obscurcis, à cause de son grand âge, et cependant il sut reconnoitre la femme de Jéroboam et son dessein, lorsqu'elle entre chez lui déguisée pour le consulter sur la maladie de son fils qu'elle craignoit de perdre.

Oui, si nous ne sommes pas des êtres égarés et liés par notre ennemi nous pouvons tellement ouvrir les pores de notre esprit, de notre cœur et de notre ame ; que la vie divine les pénètre tous, qu'elle nous imprègne de l'élément pur, que, malgré le dépérissement auquel l'age expose nos organes matériels ; nous exalions tous les parfums de la région à venir, et que nous soyons ainsi des organes ambulans de la lumière et de la gloire de notre souveraine source ; et telle étoit notre primitive destination ; puisque nous devions être unis et animés de l'esprit et de la parole qui produit elle même toutes ces choses.

En suivant la trace des grands ouvriers du Seigneur, nous devons donc orner ainsi notre vrai corps de toutes les œuvres auxquelles nous aurons concouru, ou que nous aurions opérés nous-mêmes, comme le réparateur orna son corps de gloire de toutes les œuvres qu'il avoit manifestées, soit par lui même, soit par les patriarches et les prophètes. C'est par là que nous concourrons à orner ce même corps de gloire, dans lequel le réparateur se montrera à la fin des temps lorsqu'il viendra pour être glorifié dans ses saints, et pour se faire admirer dans tous ceux qui auront cru en lui (2e thess. 1/10) c'est par là

que nous encourrons à la destruction de cet homme de pêché qui se forme depuis *long-temps ; et qui se compose des iniquités des hommes* (id. 2/7).

Car l'ennemi ne se contente pas de nous voir dépouillés de notre corps primitif, il voudroit encore nous dérober notre corps élémentaire pour couvrir sa nudité, parce qu'il ne reçoit aucun secours de cette nature physique, dans laquelle il est renfermé, et qu'il n'en éprouve que la rudesse et l'apreté attendu que ce sont là les seules qualités qu'il ait primitivement réveillées en elle ; et que ce n'est qu'en se revêtant ainsi de notre corps élémentaire, qu'il pourra mettre un jour le comble à ses prestiges, à ses abominations et aux illusions de ceux qui n'auront pas établi leur confiance dans la vérité.

Ministres des choses saintes, ce seroit à vous à nous instruire de toutes ces profondeurs, vous savez que le Seigneur a dit au prophète Jérémie (26). Tenez-vous à l'entrée de la maison du Seigneur, et dites à tous les habitants des villes de Judée, qui viennent adorer... voici ce que dit le Seigneur... Si vous ne faites pas ce que je vous dis, en marchant selon la loi que je vous ai donnée ; et en écoutant les paroles des prophètes, qui sont mes serviteurs, que je vous ai envoyés de bonne heure, et que j'ai conduits vers vous, et que vous n'avez point écouté. je réduirai cette ville dans le même état où est Silo. et je rendrai cette ville l'exécration de tous les peuples du monde.

Et bien Ministre des choses saintes, c'est vous que le Seigneur a envoyés à l'entrée de l'ame de l'homme, et à qui il a ordonné de lui faire connoitre les loix et les ordonnances du Seigneur.

Vous devriez donc vous *tenir à l'entrée de l'ame de l'homme, et là* vous devriez dire à cette ame toutes les paroles que le Seigneur vous a ordonné de lui dire ; car s'il a choisi l'homme pour être le prophète de Dieu, comment ne pourroit-il pas se choisir des hommes pour être les prophètes de l'homme ?

Aussi le prophète de l'homme n'est-il que le serviteur des serviteurs de Dieu.

Tenez-vous donc à l'entrée de cette ame de l'homme et dites-lui ce que le Seigneur vous aura dit ; sans en retrancher la moindre parole, pour voir s'ils écouteront et s'ils se convertiront en quittant leur mauvaise voie, afin que le Seigneur se repente du mal qu'il avoit résolu de leur faire, à cause de la malice de leur cœur.

Ce seroit à vous à enseigner aux hommes que pour qu'ils ne deviennent pas la vanité et le néant, il faudroit que la parole même habitat en eux. Enfin ce sera à vous de leur faire sentir ce qu'ils auroient à faire pour que la parole même habitat en eux. *Ils savent que quand quelque ami chéri est attendu* dans un palais, tous ceux qui habitent ce palais, soit maitres, soit serviteurs, se mettent en mouvement Ils savent aussi ce qui se passe dans les places de guerre, et dans tous les autres grands établissements publics, lorsque quelqu'un de puissant ou quelque souverain doit y paroitre. *Ils y voient le même* empressement se manifester, et celà par les signes les plus marquans. C'est à qui s'évertuera le plus pour s'acquitter de la fonction qui lui est confiée.

Eh bien, pour les disposer à recevoir l'hote important qui ne demande pas mieux que de les venir visiter, il n'y a donc pas une faculté de leur être qui ne dût sans cesse développer son zèle, et s'acquitter de son emploi, avec un empressement plus vif encore et qui annonçât à la fois le respect et l'amour. Il faut que tout ce qui constitue *leur être ; et que les diverses régions de leur existence se* livrent à une activité ardente et non interrompue, afin que tout ce qui est en eux devienne le canal, l'organe et l'agent de la parole ; ou de cet hôte, majestueux et ineffable à qui leur être même peut servir de demeure, et dans qui il veut venir célébrer les saints mystères.

Célébrer les saints mystères. Heureux l'homme qui aura senti en lui même le moindre trait de cette œuvre merveilleuse et incompréhensible, et qui aura eu le moindre apperçu, de ce vivant et magnifique prodige dont on n'a pas le loisir, ni peut-être la possibilité de saisir l'intelligence, tant qu'il nous aborde dans le bonheur et dans le plaisir, et parce qu'il appartient exclusivement au Ministère de la parole.

Malheureusement à peine le réparateur ou la parole visible, eut-il disparu de dessus la terre, que la lumière décline et que les ministres des choses saintes, tombant dans la discussion des loix terrestres, étoient obligés d'aller aux voix, parce que, hors cette parole, nous ne trouvons plus de clarté fixe et imperturbable ; et ils oublioient que cette parole leur avoit promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles.

Aussi, je serois inconsolable si Paul avoit été chancelant dans sa foi après son élection, parce que cette élection avoit été faite après la clôture du temple terrestre, et après l'ouverture du temple divin, au lieu que je ne le suis pas du reniement de Saint Pierre ; qui eut lieu avant l'une et l'autre. Je ne le suis pas non plus des fureurs du doux Jean, empêchant un homme de chasser les démons au nom de son maître que cette homme ne suivoit point.

Je ne le suis pas des fureurs du doux Jean voulant faire descendre le feu du ciel sur un village Samaritain où son maitre n'avoit pu être reçu, parce qu'il paroissoit qu'il allait à Jérusalem.

Le maître nous apprend quelle étoit l'ignorance de ses disciples en ce temps-là puisqu'ils ne savoient pas à quel esprit ils étoient. Ne perdons point de vue les progressions et les époques temporelles et spirituelles auxquelles le réparateur lui-même a été assujetti.

Mais vous qui n'êtes entrés dans la ligne de l'administration de la parole qu'après que toutes les portes spirituelles et divines en avoient été ouvertes, ne croyez-vous pas avoir travaillé quelquefois à les fermer ? Pourquoi dans toutes vos solemnités ne nous donnez-vous que pour des commémorations, ce qui, devroit avoir lieu que pour opérer en nous des réalités toujours croissantes ? Pour que ces solemnités fussent vraies fêtes religieuses, il faudroit que l'esprit qui devroit y résider par votre organe, nous fit monter réellement lors de chaque période au degré de virtualité où la chose divine a monté elle-même dans le monde lors de cette époque.

C'est ainsi, que du temps des Juifs, lors de la fête des tabernacles, il auroit fallu, que l'homme interne et invisible montant en lui même par le secours des ministres sacrés, jusqu'à la région des tabernacles spirituels et éternels vers lesquels nous devons tendre tous en ce monde.

C'est ainsi que lors de leurs sacrifices sanglans, ils auroient dû monter intérieurement jusqu'au sacrifice intime de tout leur être terrestre, afin que leur ardente volonté s'élevant au travers de cette victime qui est eux-mêmes, ils puissent s'unir au désir saint et à l'amour sacré de la suprême sagesse, qui ne cherche à renouveler son antique alliance ou son contrat primitif avec nous.

C'est ainsi qu'en célébrant la fête du sabbat, ils auroient du s'élever en esprit au dessus des six actions ou puissances élémentaires qui emprisonnent l'homme aujourd'hui, et unir leur être intime aux sept sources universelles dont il découle, dont il est comme une virtuelle représentation, et dont il n'auroit jamais dû se séparer.

C'est ainsi que les enfans de la nouvelle loi, lors de la fête de la naissance du réparateur, devroient, par votre ministère et votre exemple, faire naitre en eux, ce réparateur lui-même, et lui ouvrir la porte de l'accomplissement de toute sa mission dans leur individu, comme il l'a accomplie pour l'universalité.

C'est ainsi qu'à la fête de Paque, ils devroient travailler à le faire ressusciter en eux du tombeau, où *nos éléments corrompus, nos ténèbres et* nos souillures le retiennent habituellement enseveli.

C'est ainsi qu'à la fin des semaines, ils devroient travailler à ressusciter en eux l'intelligence de toutes les langues que l'esprit parle sans cesse à tous les hommes, et que notre épaisse matière nous empêche d'entendre. Chaque année le retour de chacune de ces fêtes devroit opérer dans le fidèle un nouveau degré de développement, et c'est ainsi qu'il arriveroit progressivement jusqu'au terme de régénération qui lui seroit accordé dans ce bas monde.

Ne craignez-vous point que l'usage que vous lui faites faire de tous ces mémorables et salutaires époques ; n'imprime dans sa mémoire qu'un stérile souvenir et ne retarde l'homme qui chercheroit sous vos ailes à devenir ouvrier du Seigneur. Cependant où ce trouvrea la consolation et le sabbat de la parole ; s'il ne se forme pas des ouvriers du Seigneur ? Elle attend que les hommes rétablis dans les ministères divins, en exercent les importantes fonctions chacun selon son grade et selon son poste.

Or, *ce ministère con*siste à se remplir de merveilleuses fontaines divines, qui s'engendrent elles mêmes de toute éternité, afin qu'au seul nom de son maitre, l'*homme précipite* tous ses ennemis dans l'abyme, afin qu'il délivre les différentes parties de la nature des entraves qui la resserrent et la retiennent dans l'esclavage ; afin qu'il purge l'atmosphère terrestre de tous les venins qui l'infectent, afin qu'ils préserve le corps des hommes de toutes les influences corrompues ; qui le poursuivent, et de toutes les maladies qui les affligent, afin qu'il préserve encore plus leurs ames de toutes les insinuations malignes qui les altèrent ; et leur esprit de toutes les images ténébreuses qui l'obscurcissent afin qu'ils rendent le repos et la parole que les fausses paroles humaines tiennent dans le deuil et dans la tristesse, afin qu'il satisfasse les désirs des anges qui attentent de lui le développement des merveilles de la nature, afin, en un mot, que l'univers devienne plein de Dieu comme l'éternité.

Voilà ce que l'on pourroit appeler la prière journalière de l'homme ou son *bréviaire naturel*, vérité profonde, que l'église externe a cru peut-être ne devoir pas enseigner, mais dont elle conserve au moins la figure en mettant le bréviaire des prêtres au nombre de leurs devoirs rigoureux, et voilà l'emploi que l'homme peut espérer d'obtenir quand il s'élève vers son principe, et qu'il ose le solliciter de sortir de sa propre contemplation pour venir au secours de la nature, au secours de l'homme, et au secours de la parole, telle est l'époque que l'esprit attend, et pour laquelle il soupire avec des gémissements ineffables.

Pour toi, homme de désir, tels sont les sentiers que tu suis, et non-seulement tu conserves des *traces réelles de ta véritable destination*, mais tu sais par expérience, autant que par persuasion, que tous ceux de nos instans, qui ne sont pas pour *Dieu sont contre Dieu, puisque* le seul objet de notre existence est d'aider à Dieu à rentrer dans son royaume, et à se rétablir universellement *sur son trône. Aussi tu ne cesses de dire :*

« Pleurez, pleurez prophètes ; pleurez, ames de désir, de ce que le moment n'est pas encore venu, où la parole puisse verser sur la terre toutes ses richesses, elle pleure encore plus que vous de se voir ainsi contrariée dans son amour ».

« Ma pensée s'est déterminée, par une sainte et ferme résolution, à se porter toute entière à l'avancement de son œuvre ; elle s'y est fixée ; et a juré de ne jamais plus s'en détourner. Ma pensée posera son feu sur toutes les matières combustibles et étrangères à mon essence ».

« Elle l'y laissera jusqu'à ce qu'elles s'échauffent et qu'elles s'embrasent, et jusqu'à ce qu'il se fasse au milieu de toutes ces matières combustibles une explosion universelle qui, à chaque instant de mon existence, fasse entendre les sons les plus imposants ».

« Pourquoi le feu de ma pensée n'opèreroit-il pas une semblable explosion ? Ne vois-je pas un feu périssable se poser sur les nuages, et les faire voler en éclats ? »

« Et toi, pensée de l'homme, toi rayon vivant sorti d'un feu de privilège que le feu de la nature, de qui un jour les yeux de la divinité se détourneront, et il ne sera plus ».

« Non, non, sens ta dignité, sens ta grandeur, porte-toi toute entière vers le but de ton œuvre et de ton avancement. Ils sont là les ennemis de ton œuvre et de ton avancement : quand même ils ne seroient plus identifiés avec toi, ils se sont emparés du seul poste qui soit fait pour toi, et ils n'oublient pour rien t'empêcher d'entrer ».

« Ne te détournes point de ton œuvre ; jusqu'à ce que tu aies tellement nettoyé ce poste, que toi seule y conserves de l'autorité, et que jusqu'aux moindres traces de tous les pas de l'ennemi en soient effacées ».

« Ayes soin même d'allumer des feux purificateurs dans tous les lieux où il aura habité et par lesquels il aura passé, parce que ce poste, après avoir été un champ de meurtre et de carnage doit devenir le temple de la paix et de la sainteté ».

« La sainteté de la parole ; voilà le feu qu'il faut allumer dans tous les lieux où l'ennemi aura habité et par lesquels il aura passé, et même ce mot seul le fera fuir et lui fera abandonner son poste ».

« N'en prononce plus d'autre le reste de tes jours ; ne séjourne plus parmi les ténébreuses opinions des hommes ; laisse-la leurs obscures recherches, Tu es sur d'être dans la ligne de vie, dès que ton cœur aura prononcé ce mot : LA SAINTETÉ DE LA PAROLE ».

« Les ténébreuses opinions des hommes et leurs obscures recherches t'im prégneroient de leurs confuses ignorances ne tourne plus la tête derrière toi dès l'instant que tu as mis la main sur le timon de la charrue ».

« Que la paix règne en toi et tous ceux qui croiront à la Sainteté de la parole, et que toutes les diversités d'opinion disparoissent. Naaman, général du Roi de Syrie avoit cru à la Sainteté de la Parole : aussi quand il demande à Elisée qui l'avoit guéri de la lèpre, s'il lui sera permis désormais d'aller, avec le roi, adorer dans le temple de Remmon, le prophète lui répond : allez en Paix ».

« Que les fantômes, que les illusions de tous les mondes que les puissances déchaînées des abymes se présentent devant toi. Il faut désormais qu'elles s'y présentent en vain, parce qu'il faut qu'elles te trouvent à ton poste ; et qu'elles sachent que tu y veux demeurer pour l'éternité ».

Hommes ; vois quelle est la sublimité et l'étendue de tes privilèges ; l'univers est dans la souffrance, l'ame de l'homme est sur son lit de douleur. Le cœur de Dieu attend de toi que tu procures l'accès à sa parole, dans l'univers, et dans l'ame de l'homme. Ainsi tu as le pouvoir de prendre le repos à l'univers, à l'ame de l'homme, et au cœur de Dieu.

Homme, n'entends-tu pas comme ils te demandent leur repos ; comme ils te sollicitent de ne pas le retenir, comme ils t'adressent ces touchantes supplications : dis une parole et mon ame sera guérie. supplication que toi même devra sans cesse avoir à la bouche envers celui qui, le remier, t'a tendu les bras pour te secourir dans ta détresse.

Dis-là, donc, homme ; cette parole, car tu n'auras pas toi-même le repos que tu ne l'aies prononcée. Fais que le cœur de l'homme ne se renferme plus dans sa froide enceinte, fais que le centre de l'ame humaine s'entr'ouvre. Elle

est si grande que c'est à son propre repos et à sa propre gloire qu'est attaché le repos de toutes les régions, non seulement tu es par là comme le souverain et le dominateur établi sur les œuvres de Dieu ; mais tu es même constitué et établi par l'éternelle charité divine, pour que ton zèle et ton amour deviennent l'aiguillon du zèle et de l'amour de l'éternelle puissance ; pour que ton cœur devienne, en quelque sorte, le Dieu de ton Dieu.

Mais aussi dès que ton cœur peut être, en quelque sorte ici-bas, le Dieu de ton Dieu, vois ce qui doit résulter quand tu t'arrêtes. Oui, l'homme ne peut cesser un instant son œuvre sublime, que tout, ne souffre de sa paresse et de son indolence. Respecte ton emploi, O Homme, glorifie-toi de ton saint ministère mais trembles. Tu es comptable de l'harmonie de la nature, du repos de l'ame de tes semblables ; et des joies ineffables de celui qui est, *et qui s'appelle* le TOUJOURS.

Il est donc vrai que la prière de l'homme n'est pas moins nécessaire au bonheur des êtres, que le mouvement n'est nécessaire à l'existence de l'univers, mais cette prière a deux temps, l'un doit s'employer à atteindre à notre poste, l'autre doit s'employer à le remplir. Or, ni l'un ni l'autre de ces deux temps ne doit connoitre un instant de suspension.

L'homme ne devroit pas plus se reposer que Dieu même ; car le repos de l'homme devient même une prière, lorsque cet homme a eu soin de prier virtuellement avant de se reposer. L'action de Dieu et l'action de l'homme sont liées l'une à l'autre, elles doivent être perpétuellement simultanées. L'homme est esprit, Dieu est esprit, l'homme à le pouvoir de dire à Dieu nous sommes esprits l'un et l'autre, coordonnons mutuellement notre action. L'homme peut assister *sous l'œil de Dieu, à l'oscillation du balancier qui règle les mouvements* des diverses régions des êtres ; il est chargé d'en gouverner tous les battements.

Que l'homme voie là s'il doit jamais rien se permettre que ce ne soit de concert avec Dieu. Jacob Bêhme, a dit qu'un *désir étoit un péché.* Si un désir que nous ne partageons pas avec Dieu est un pêché, une pensée qui n'est pas de Dieu est une embûche, un projet qui n'est pas de Dieu est une atteinte à sa puissance, une parole qui n'est pas de Dieu est une usurpation sur ses droits, une action qui n'est pas de Dieu est un vol fait à son universelle activité ; un seul mouvement qui n'est pas de Dieu est le crime d'une imprudente ambition.

Avant toutes choses, l'homme doit donc dire à toutes les facultés, propriétés et formes qui le composent, je vous ordonne, comme père et chef de famille, de vous attacher chacune à vos fonctions en moi, et de n'être pas un instant sans concourir par votre vigilance et votre activité à l'ordre qui doit régner en moi, pour que *l'ordre universel me trouve prêt lorsqu'il lui plaira de s'approcher* de moi. Employez constamment vos puissances à cette œuvre particulière ; vous êtes des êtres d'action ; pour moi, il me suffit d'y employer ma volonté, parce que je suis l'image du principe.

Homme, ta dégradation même ne te dispense pas de cette permanence de ta prière, tes mains devoient autrefois être perpétuellement élevées vers le ciel. Le décret divin te condamne à les baisser laborieusement jusqu'à terre pour en faire sortir ta subsistance, mais pendant que tu remplis cette pénible tâche, tu peux élever encore les mains de ton ame vers la source universelle de la lumière, ce ne sont que les mains de ton corps qui sont condamnées au travail terrestre. Garde-toi surtout de les employer à l'injustice. L'homme du torrent, non seulement n'élève plus ses mains vers le ciel, non seulement il ne les abaisse plus jusqu'à terre pour subir le décret ; mais il dérobe, afin de se soustraire à ce décret souverain, et par ce crime social, il viole à la fois la loi céleste, la loi terrestre, et la loi de famille, ou celle *de la fraternité.*

O cupidité, quels maux ne fais-tu pas au ciel ; à l'homme et à la terre. Au ciel parce qu'elle t'ôte la confiance dans le suprême principe, le seul puissant de qui tu puisses attendre la richesse vivante, au lieu de ces trésors morts et sans vertu que tu dérobes et que tu entasses avec soin. A l'homme, parce qu'indépendamment de ce qu'elle lui ote la confiance en son principe, elle lui ote aussi l'industrie et l'activité pour accomplir le grand décret, qui condamne au travail et à la sueur l'espèce humaine. A la terre, parce que tu lui retiens par là sa culture.

Mais si c'est pour le but le plus sublime que la parole a été donnée à l'homme, quel sera donc un jour le sort de sa parole après l'emploi si abusif qu'il en fait tous les jours.

Toute parole qui n'aura pas concouru à l'amélioration universelle sera mise à la refonte.

Toute parole qui aura été employée à augmenter encore l'altération, sera mise au rebut.

Toute parole qui aura été employée à la dérision et au blasphème, sera jetée dans l'étang corrosif, où elle deviendra encore plus vénéneuse et plus putride.

Il faudra que la parole éternelle repompe et reprenne dans son sein toutes les paroles fausses, nulles et infectes de l'homme, et qu'en les faisant passer au feu puissant de son ineffable jugement, elle refonte celles qui en seront encore susceptibles, qu'elle mette de côté celles qui auront été viciées et qu'elle jette dans l'étang corrosif celles qui d'avance se seront remplies d'infections.

« Suprême agent, s'écrie l'homme de désir, quelle douleur peut être comparable à ma douleur, lorsque je vois ainsi la parole dont tu avois gratifié l'homme, devenir dans sa bouche un instrument meurtrier, dirigé contre toi même et contre la parole. »

« Oh non, tu me mets à de trop rudes épreuves, elles excèdent la forme de ma nature, il ne lui est pas donné de les supporter, ni de résister à de pareilles douleurs. Quelle est donc l'immensité inépuisable de ton ame éternelle et divine, O puissance suprême, puisque l'ame humaine, qui n'en est qu'un reflet, peut sentir approcher de soi de semblables douleurs. »

« Pourquoi laisses-tu approcher de l'ame humaine des douleurs si aiguës ? Pourquoi aussi sont-elles d'un genre qui ne leur permet qu'à peine d'avertir tes semblables de leur infortune ? Il faut qu'elle leur taise, en quelque façon, leurs propres maux, il faut qu'elle renferme en elle mêmes ses plus épouvantables angoisses, comme tu renfermes dans ton cœur ineffable toutes les angoisses qui lui font sentir les paroles fausses et réfractaires de l'universelle humanité ».

« Tu aimes à être violenté, je ne te donnerai point de relâche que tu n'aies rendu la respiration à ma parole, pour qu'elle puisse gémir librement sur la désharmonie de la nature, sur les malheurs de l'homme et sur les angoisses de ton âme divine ».

« Mais le seul vrai moyen d'obtenir cette faveur de toi, c'est de travailler sans cesse à établir dans mon être individuel l'harmonie que tu engendres et maintiens sans cesse dans l'universalité des régions des êtres. Oui, il faut que je travaille sans cesse à rendre ma parole le Dieu de mon moi et de mon cercle, comme tu es le Dieu du cercle illimité, alors devenu esprit, comme tu es esprit, je cesserai d'être un étranger pour toi, nous nous reconnoitrons mutuellement pour esprits, et tu ne craindras plus de t'approcher de moi, de frayer et de commercer avec moi ».

« Ce n'est qu'alors que je serai vivant, ce n'est qu'alors que ma parole pourra se faire entendre au milieu des déserts de l'esprit de l'homme. Pour que se fasse un usage vrai et juste de ma parole, il ne faut pas que j'en prononce une qui ne produise autour de moi l'altération et la vie. Pour que je ne prononce pas une parole qui ne produise autour de moi l'amélioration et la vie, il ne faut pas que j'en prononce une qui ne me soit suggérée, prêtée, communiquée, commandée ».

« Suprême auteur de l'ordre et de la paix, combien tu es fécond et inépuisable dans tes sagesses et dans tes bienfaisans trésors. Tu as établi le ministère de l'homme et son bonheur sur la même base ; il est destiné à n'agir et à ne parler que pour faire le bien comme toi ; et il ne peut faire le bien qu'il n'ait commencé par être heureux, ou vivifié par ta parole ».

« Il est destiné à jouir comme toi d'une permanente félicité, il lui suffiroit pour celà de ne jamais se séparer de ta parole, et de ne jamais interrompre son commerce avec elle. Car pourquoi Dieu ne fait-il que le bien ? c'est qu'il ne peut laisser sortir de lui que la parole vivifiante ».

« Pourquoi est-il heureux sans interruption ? c'est qu'il ne cesse jamais de sentir, de profiter et d'entendre la parole de vie. Pourquoi est-il toujours dans le repos et la sérénité ? ou pourquoi est-il vivant ? C'est qu'il parle toujours, et que la parole qu'il prononce intérieurement et dans son propre centre, ne cesse d'y engendrer l'ordre et la paix ; parce qu'elles ne cesse d'y engendrer la vie ».

Et toi, ô homme, tu es destiné à être éternellement parole active dans ta mesure ; comme Dieu est éternellement parole active dans l'universalité. Homme, homme ne diffère pas un moment à travailler de toutes tes forces à devenir continuellement parole active dès ce monde, non-seulement celà ne doit pas t'être un devoir pour toi, puisque ce ne sera là que rentrer dans tes droits ; attendu que tu es destiné à être éternellement parole active.

Oui, l'homme qui s'unit sans cesse à sa source, peut arriver à un tel d'activité et de sagesse, que son haleine ne rende pas un souffle qui ne produise et ne répande de glorieux bienfaits, comme étant une quintessence du baume purificateur universel.

Ainsi l'homme est un être indigne de ce nom, c'est un être injuste au suprême degré, un épouvantable criminel, quand il est un instant sans répandre la parole active et sainte autour de lui, soit sur la nature, soit sur l'homme soit sur la vérité affligée.

Hélas, pourquoi est-elle possible ; cette effroyable infructueuse et aveugle consommation de paroles que les hommes font à tous les instans. Le psalmiste a dit que la bouche de l'homme étoit un sépulcre ouvert, mais cette région terrestre, que sera-t-elle donc, puisqu'elle ne cesse de recevoir dans son sein ces paroles mortes et cadavéreuses qui ne cessent de sortir de la bouche de l'homme, et qui errent si librement dans l'atmosphère ? Quelle ténébreuse obscurité que celle dans laquelle la famille humaine presque tout entière passe toute la longueur de ses jours.

Ils disent que le temps est trop court. Hélas s'ils se donnoient la peine de la mesuré, ils verroient quelle est son immense étendue, ils seroient étonnés de l'abondance de temps que Dieu nous prodigue. Elle est telle que si nous pouvions employer une infiniment petite partie du temps qui nous est donné nous serions bientôt replacés au dessus du temps. En effet, il n'y a pas un homme qui, dans sa vie, n'ait eu un instant suffisant pour atteindre et embrasser l'éternité, car il n'y a pas un point du temps dans qui cette éternité toute entière,

pour ainsi dire, ne soit renfermée. Comment ne connoitrions-nous pas alors la vaste étendue du temps ; puisque nous pourrions le mesurer avec l'éternité même qui est son échelle, au lieu que nous ne le mesurons qu'avec les résultats morcelés de ce temps ; qui sont toujours variables ; indéterminés, corrosifs ou nuls ?

Alors nous n'en sentons que le vide, voilà pourquoi il nous paroit si court et si stérile. Oh, si nous pouvions sentir de quoi il est plein, combien il nous paroitroit vaste et fertile. L'université des choses est une grande balance, l'éternité en est le sommet et le régulateur, le temps en est les deux bassins. L'éternité est le pivot du temps, ce n'est que sur ce point fixe et universel que le temps repose et peut se mouvoir.

D'un autre côté, ils disent que le temps est bien long et ils ne cherchent qu'à l'abréger, mais ce n'est point en pompant ce qui est en lui qu'ils cherchent à l'abréger, c'est en le laissant passer sur eux sans qu'ils s'en aperçoivent, c'est en le laissant expier sans qu'ils se remplissent de la vie, qui est en lui, et quand le temps est écoulé, ils croient avoir atteint le terme, pendant qu'ils n'ont fait que s'écouler aussi avec leurs vrais projets vains, et leurs futiles occupations pour ne pas dire avec leurs cupidités criminelles et outrageuses à leur principe.

En effet, les hommes ne savent pas fixer le présent, puisqu'il ne se trouve plus auprès d'eux, mais espérant toujours qu'ils vont rencontrer quelque chose de ce présent qui leur manque ils saisissent avec avidité tout ce qui s'offre journellement à leur yeux dans l'ordre terrestre, politique, scientifique, et dans l'ordre simplement social et rempli de ces puérils événements dont nous sommes sans cesse les témoins ? Voilà ce qui fait courir la multitude à tous les spectacles de tout genre, depuis le théâtre, jusqu'aux moindres des faits qui se passent sur les places publiques, et jusqu'aux moindres des conversations qui se passent dans les cercles frivoles de la société.

Mais au lieu de fixer le présent par là ; tout ce que leur inquiète curiosité leur fait recueillir, ils le reportent dans le passé. Comme, en effet, ils ne recueillent que des choses du temps ; elles deviennent toujours passées pour eux. Aussi ne s'en servent-ils que pour les réciter ensuite, et c'est ce qui fait qu'il y a tant de couleurs dans le monde. S'ils s'occupoient du véritable présent ou de ce qui n'est pas dans le temps ; ils porteroient leurs yeux sur l'avenir, et peut-être qu'au lieu de ne devenir que des conteurs, ils deviendroient naturellement des prophètes.

Ils ne songent pas qu'il y a trois éternités, l'éternité souffrante, l'éternité militante, et l'éternité triomphante, expressions qui ont été transposées à l'église externe. Mais ces trois éternités peuvent n'en faire qu'une pour l'homme, et l'accompagner à tous les pas.

Par conséquent si la triple éternité accompagne l'homme à tous les pas, et que l'homme soit l'image de Dieu, il s'ensuit que l'homme ne remplit pas son emploi, et ne peut être en repos, s'il ne participe habituellement aux trésors de cette triple éternité ; et ces trésors, c'est de se délivrer continuellement de la mort et d'en délivrer tous les êtres. Ce n'est que cette espèce de prodiges qu'il ait à opérer dans le temps, après le temps il pourra s'appliquer à une autre sorte de prodiges, s'il a gagné ce privilège par son zèle, et son étude à cultiver le champ des prodiges antérieurs, et cette nouvelle espèce de prodiges sera de concourir à faire manifester éternellement les merveilles de la vie.

Lorsque l'homme de Dieu instruit ses semblables. Il n'y a donc pas une de ces paroles qui ne dût être confirmée par les signes vivans de son élection et de la virtuelle présence de l'esprit de vie en lui. Ainsi cet homme devroit, pour ainsi dire, n'être qu'un foyer perpétuel et inépuisable de prodiges qui pourroient sans cesse sortir de toutes ses facultés et de tous les organes de

son être ; puisque telle devroit être sa propriété dans son état primitif, et puisque *telle sera sa destination finale ; quand il sera réintégré dans l'universelle source* où les prodiges et les miracles n'auront même plus que des délices à réveiller et à répandre, puisqu'ils n'auront plus le spectacle douloureux de l'iniquité et des désordres à contempler, ni la tâche pénible de travailler à les combattre.

On n'a plus besoin de se demander pourquoi l'homme devroit être ainsi un petit un foyer perpétuel et inépuisable de prodiges, c'est que perpétuellement la vie divine devroit demeurer en lui ; et perpétuellement s'ouvrir une entrée en lui, pour y apporter sans interruption *les œuvres qu'elle a à lui confier*, et qui sont si innombrables, que tous les efforts réunis de tous les hommes et à tous les instans suffiroient à peine à les accomplir. Que doit-ce donc être quand, au contraire, il y en a si peu qui sachant seulement le nom de cette œuvre importante de consolateur qu'il devroit sans cesse exercer ici bas.

Oui, la vie divine cherche continuellement à briser les portes de nos ténèbres, et à entrer en nous pour y apporter ses plans de la restauration de la lumière, elle y vient en frémissant, en pleurant, en nous suppliant pour ainsi dire, de vouloir concourir avec elle dans cette grande œuvre, à chacune de ces sollicitations elle dépose en nous un germe vivant, mais un germe concentré que c'est à nous ensuite de développer. Or pour nous aider dans cette divine entreprise, elle ne dépose en nous aucun de ces germes, qu'il n'y dépose en même temps un extrait de la substance sacramentale, sur laquelle notre confiance peut reposer, dans la joie et dans l'espérance que ces germes ne peuvent manquer *de venir à bien, si nous nous appliquons* en esprit et en vérité à leur culture.

Ces signes ne tarderoient pas à se manifester en nous et autour de nous, si nous prisions cette substance sacramentale comme elle veut l'être, et que nous la soignoissions avec l'ardeur qu'elle mériteroit de notre part, et qu'elle ne cesse d'attendre de nous.

Car elle voudroit que tout devint centre et parole comme elle, et c'est pour celà qu'elle cherche sans cesse à nous rendre centre et parole universellement, afin que par notre organe, toutes les régions devinssent centre et parole à leur tour. Aussi ne nous approche-t-elle jamais sans dissoudre d'abord quelques portions de nos substances hétérogènes et qui s'opposent en nous à la libre et universelle communion.

Homme, c'est ton état terrestre, c'est l'univers qui est un obstacle à ce que tu manifestes ces glorieux signes et ces témoignages si solennels, et celà parce qu'il est un obstacle à ta prière : aussi Isaïe avoit raison de demander que l'univers se tût pour l'écouter ; car l'univers fait trop de bruit pour que la parole se fasse entendre.

Anime-toi d'une sainte fureur, prends l'instrument purificateur, va dissiper les épais nuages qui t'environnent, va dissoudre ces substances coagulées qui rendent opaque cet univers, qui sont cause qu'il sert d'obstacle à ta prière, et qui t'empêchent de percer jusqu'au sanctuaire divin, pour arracher l'agent suprême à sa propre admiration, et l'appeler au secours de toutes les régions.

Prends ce flambeau vivant qui peut tout consumer, puisqu'il peut tout produire, et va mettre le feu à toutes les essences corrompues de cet univers qui le rendent un obstacle à ta prière. N'est-ce pas toi, homme, qui as été cause que toutes les essences corrompues de cet univers se sont ainsi pesamment entassées et accumulées sur toi ? N'est-ce donc pas toi qui dois concourir à leurs clarifications.

Que dis-je ? N'est-ce pas toi qui dois l'opérer toi-même ? N'est-ce pas toi qui es cause que ces fragiles substances se sont étendues devant toi comme un fantôme, et quelles se dérobent la vue du temple de la prière ? N'est-ce donc pas à toi à les pulvériser et à en faire disparoitre jusqu'aux moindres vestiges ?

Quelle gloire et quelle consolation pour toi, homme de désir, si, pour tes efforts et tes larmes, tu peux coopérer à cette grande victoire, ainsi qu'au repos de l'ame humaine et au repos de la parole. Tous ceux qui auront coopérer comme toi à ces sublimes œuvres seront placés un jour comme des épées signalées et redoutables dans les arsenaux du Seigneur, ils y seront suspendus à jamais aux voûtes éternelles de ses temples ; et au dessus de chacune de ces brillantes épées sera écrit un nom immortel qui en proclamera les triomphes et les services pendant la durée de toutes les Eternités.

Voici donc le sentier qui te mènera à la demeure de la prière, car c'est la prière qui doit t'investir de tous les pouvoirs. Commence par repousser loin de cet univers l'ennemi qui le poursuit et ne cherche qu'à le corrompre, comme un prisonnier cherche à surprendre le geolier qui le surveille, et à se défaire de lui. L'ennemi aura dès-lors un grand obstacle de moins à opposer à ta prière, et l'univers se montrera à toi dans ses simples mesures constitutives, quoiqu'horriblement altériées.

Qu'est-ce que tu auras ensuite à combattre ? Ce sera cette âpre fermentation qui tient dans la violence et dans une confuse agitation toutes les bases fondamentales de la nature. Travaille à contenir et à suspendre cette fermentation, et l'esprit de l'univers, délivré par cette effroyable entrave, deviendra plus accessible à tes efforts, car il faut aussi que tu l'atténues et que tu le soumettes. N'est-il pas un ouvrier aveugle qui fait indifféremment le bien et le mal.

Quand tu auras atténué et soumis cet esprit de l'univers, tu arriveras à cette éternelle nature qui ne connoit pas le bien et le mal, qui ne connoit pas l'âpre fermentation et qui connoit encore moins les poursuites de l'ennemi. Traverse l'enceinte de cette éternelle nature, et tu trouveras dans sa demeure ton lieu de repos et l'autel où tu dois déposer ton offrande, car elle est habitée par l'esprit pur, par l'intelligence, par l'amour, par la parole ; par la majesté sainte, et c'est alors que tu sentiras ce que c'est que la prière, ce n'est en effet que de ces divines sources qu'elle dérive et qu'elle pourra découler dans ton sein ; pour que tu la répandes sur les nations.

C'est là l'œuvre que chaque individu de l'espèce humaine est chargé d'opérer sur lui-même, c'est là l'œuvre que la sagesse suprême s'efforce de remplir en grand par rapport à l'univers, et c'est à concourir avec elle à cet œuvre immense que sont appelés les ouvriers du Seigneur en esprit et en vérité. Travaillez, ouvriers du Seigneur, ne vous ralentissez point dans votre magnifique entreprise ; des récompenses si glorieuses vous attendent.

A la fin, l'univers s'écroule. Il s'embrase. Il va se démolir et se dissoudre jusques dans ses fondemens. Entendez-vous ma sainte et éternelle prière qui s'élève au travers des débris du monde. Combien elle se presse de partir des enceintes qui la retenoient. Combien ses sons plaintifs et douloureux sont pénétrans : Enfin homme, tu vas donc prier, tu vas donc voir succéder à ces sons plaintifs, et douloureux les sons de la consolation et de la joie.

Réjouissez-vous, régions sacrées, voici les saints cantiques qui se préparent, voici les harpes pures qui s'avancent, réjouissez-vous, les hymnes divins vont commencer, réjouissez-vous, il y a si long-temps que vous ne les avez entendus. Le chantre choisi vous est enfin rendu, l'homme va entonner les chants de la jubilation, il n'y a plus d'obstacles qui puissent retenir sa voix, il vient de dissoudre, de démolir et d'embrâser tout ce qui servoit d'obstacle à sa prière. Dieu de paix sois béni à jamais. Amen.

Quelqu'encouragé que puisse être l'homme de désir par les tableaux qu'il vient de parcourir, et qui ne l'appellent à rien moins qu'à s'approcher du sanctuaire divin, et à solliciter l'éternelle sagesse elle-même, de sortir de son propre repos et de sa propre contemplation, pour regarder et soulager tout ce

qui souffre, je vois cet homme de désir, lui même retenu par sa propre humilité, je l'entends se dire intérieurement :

« Suprême et éternel auteur des choses, est-ce à ta créature défigurée et paralysée par le crime universel ; à venir stimuler le principe générateur de tout ce qui est ordre et harmonie ? Est-ce au néant à faire sortir l'être des êtres de sa propre contemplation. Est-ce à la mort à réveiller la vie ? Non, je n'aurai point cette audace ».

Mais je le vois aussi poursuivi par le sentiment de l'énormité du mal, par la douleur de tout ce qui souffre, et par le dévorant besoin de la justice. Je le vois donc ranimer son courage ; je le vois prendre confiance dans la parole qui lui a tout promis, pourvu qu'il demandat tout en son nom. Je le vois s'approcher de la porte sainte, et je l'entends présenter lui même ses humbles supplications.

« Suprême et éternel auteur des choses, si celui que j'ose appeler l'élu de son propre amour, m'avoit gardé avec un œil de tendresse, et qu'il eût daigné faire sa demeure en moi, c'est à lui que j'aurois recours pour me guider et me soutenir dans ma sublime et sainte entreprise, c'est à lui que je remettrois tous les droits que tu m'as donnés comme homme, sur ton inépuisable munificence, et je serois sur alors qu'il n'y auroit pas de profondeurs en toi que je ne puisse atteindre, point de clarté en toi que je ne pusse voir allumer, point en toi de sentiments d'amour et de bienfaisance, que je ne pusse faire germer, puisque cet élu ne fait qu'un avec toi, étant liés lui et toi par une éternelle et indissoluble alliance ».

« Suprême et éternel auteur des choses, c'est au nom de cet élu et son propre amour, que j'oserai me présenter devant toi, il m'a appris à le connoitre, lui que tu as envoyé, il m'a appris à te connoitre toi par qui il est envoyé, c'est en son nom que je solliciterai ton amour et ton zèle bienfaisant, pour tout ce qui est comme banni de l'ordre et de l'harmonie. C'est par lui que j'essaierai d'interrompre les paisibles ravissemens que t'occasionne perpétuellement l'admiration intime et ineffable de ton être, c'est par lui que je te prierai de suspendre les charmes de ta propre contemplation ».

« C'est en son nom que je te solliciterai de changer tes jours de joie en des jours de tristesse, de laisser se couvrir de deuil le radieux séjour de ta gloire, et de venir plonger dans un climat aride et froid les regards pleins de feu, et dans la région de la mort à ta source, d'amour qui porte éternellement avec elle-même la source universelle de la vie ».

« Rien de plus urgent que les motifs qui me font réclamer ton vigilant intérêt. Il s'agit de venir au secours de la nature, au secours de l'homme, et au secours de la parole ».

Qui m'aidera à buriner profondément le tableau de ce que l'homme de désir doit devenir pour pouvoir réveiller la majesté supreme de l'énivrement divin que lui causent sans cesse sa propre grandeur et l'éclat de ses propres merveilles. Ce sera celui qui partage cet énivrement divin, et qui siège au milieu des merveilles éternelles.

Les élans de notre volonté nous sont donnés pour empêcher l'ennemi de nous aborder.

Les principes de notre vie élémentaire nous sont donnés, non-seulement pour garder les postes, mais encore pour battre en brêche les remparts de la citadelle et nous ouvrir les voies, afin d'aller à l'ennemi et de le poursuivre dans ses repaires.

L'atcivité des puissances de la nature est remise à notre disposition pour consolider les principes de notre force, et renouveler continuellement nos moyens de combattre l'ennemi lorsque la brêche est ouverte.

Les puissantes vertus des hommes de Dieu de toutes les époques nous sont offertes pour nous seconder et nous fortifier, afin que notre vertu spirituelle prenne du courage et de la confiance dans le combat, de même que pour nous instruire des merveilles et des manificences qui remplissent le royaume de Dieu, et auxquelles ils ont commencé d'être admis, lors même qu'ils habitoient encore leur forme terrestre.

L'appel virtuel et sacré du réparateur nous est accordé pour vivifier en nous toutes les régions et puissances antérieures, sur lesquelles il se plait à sièger et à s'établir pour leur communiquer la vie de son universalité.

Ame humaine, ne perds pas un instant pour ranimer en toi toutes ces mesures, si tu les as laissé s'altérer. Fais que toutes ces puissances, chacune dans sa classe, procèdent toujours en avant de soi, sans regarder ni à droite, ni à gauche, car c'est là ce que l'on appelle la voie de la justice.

Fais que ta volonté et les élémens préparent ainsi un sentier libre aux puissances harmoniques de la nature.

Fais que les puissances harmoniques de la nature ouvrent un sentier libre aux vertus vivifiantes des hommes de Dieu, de toutes les époques où ils sont manifesté ou au moins annoncés les merveilles du royaume de la vie.

Fais que les vertus vivifiantes des hommes de Dieu de toutes les époques ouvrent un sentier libre à la voix dominante et souveraine du chef divin et réparateur qui commande dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, car tu es un membre mort et bien mortifère, s'il cesse un seul instant de faire parvenir réellement ses ordres par sa parole dans tout ton être.

Homme de désir, c'est alors qu'étant agilisé, sanctifié et harmonisé dans toute ton universalité, tu seras par ton unité partielle, l'image de l'universelle unité, c'est alors que par la sainte analogie qui se trouvera entre l'agent supreme et toi, ton ame rentrera naturellement dans le sanctuaire de ce Dieu supreme ; et quand il la verra entrer ainsi naturellement sans son sanctuaire il ne pourra s'empêcher de l'accueillir et de s'énivrer d'amour par sa beauté, car tu seras aussi une des merveilles.

Mais que ton cœur n'oublie pas ici le dessein qui t'amène, tu ne seras monté jusqu'au trône de la majesté divine que pour la faire sortir en quelque sorte de cet énivrement que tu viens encore alimenter par ta présence.

Saisis donc cet instant salutaire où tout sera divinisé pour toi et autour de toi, fais entendre un soupir au milieu de cette enceinte de bonheur et de joie. A ce soupir, l'agent supreme tournera avec intérêt ses yeux sur toi. De la part de Dieu, arrêter ses regards sur une ame ; c'est la chercher jusques dans ses profondeurs, c'est l'inviter, par une tendre prévenance, à exprimer, elle même tout ce qui se passe en elle. Approche-toi donc encore plus près de lui dans ce moment et dis-lui :

« Seigneur, je n'apporte que des gémissements au milieu de tes célestes délices ; ma voix ne sauroit former que des cris de douleur au sein de l'allégresse divine. Eh, toi-même, Seigneur, quand tu auras entendu les justes motifs de mon amertume, puisses-tu suspendre tes transports et tes ravissements ».

« Les trésors que tu as donnés en dépôt à la nature sont méconnus de l'homme que tu avois placé dans le monde pour développer les prodiges qu'ils renferment dans leur sein, et pour leur faire obtenir le rang qu'ils méritent aux yeux de l'intelligence humaine, et même par la négligence de cet administrateur insouciant et infidèle, ils sont devenus la proie de l'ennemi qui, après les avoir dérobés, les a dissipés, ou bien les a empoisonnés de son venin corrosif, en sorte que l'homme ne peut plus les approcher sans s'exposer à s'infecter à leur vapeur pestilentielle ».

« Les fleuves de l'univers, au lieu de circuler librement et de transporter par-tout des eaux fertilisantes, sont transformés en des masses glacées et inutiles au monde ».

« Toutes ces magnifiques productions que tu vois créées comme autant d'instrumens chargés de nous transmettre les son d'une harmonie pure, sont dans le silence, parce que l'air et l'esprit ont cessé, de s'y introduire. Des voix rauques, repoussantes, ou portant l'effroi avec elles, sont seules ce qui compose le concert de la nature. En vain l'homme, la presse et lui demande de publier ta gloire, en manifestant les merveilles que tu as déposées dans son sein, elle ne répond point, tes merveilles restent cachées comme dans des antres impénétrables, et ta gloire ne parvient plus jusqu'à l'oreille de l'homme ».

« Si je te parle des maux de la famille humaine, mes gémissements vont s'accroitre bien davantage. Ton homme, cette image chérie et rayonnante de ta propre splendeur, a laissé tenir totalement ses couleurs. Non-seulement l'homme ne se souvient plus de ses titres originels, mais il s'est tellement éloigné de sa destination primitive, qu'au lieu de te manifester, comme c'étoit le vœu et le droit de sa nature essentielle et constitutive, il s'est armé contre toi, et n'est plus reconnu vivant par ceux qui se sont faits souverains dans les domaines de la pensée, qu'autant qu'ils le voient prendre rang parmi les adversaires, et servir dans les armées de tes ennemis ».

« Selon ces maitres impérieux, il est mort ; s'ils n'aperçoivent pas en lui cet indice, c'est le seul signe auquel ils croient pouvoir le reconnoitre et l'admettre au nombre des hommes ; sans celà ; il n'est plus pour eux qu'une production informe ; et dont mêmes ils n'osent avouer l'existence. »

« La bouche des hommes qui auroit dû annoncer la gloire, et faire retenir partout tes merveilles, n'est plus seulement un sépulcre ouvert, comme ta parole l'a dit, mais la mort même est devenue vivante en eux. Ce ne sont plus des ossements entassés dans des sépulcres blanchis, ce sont des ossements actifs, sortis tout corrompus de leur tombeau, et allant porter partout l'infection, car en s'électrisant au foyer de l'iniquité, ils ont fait prendre en eux le mouvement à la corruption même ».

« Les ames humaines sont devenues comme des cadavres ambulants errant en liberté sur toute la terre ; et faisant fuir de tous côtés, par leur odeur emprestées et mortifère, tout être qui a l'idée de la vie ».

« Oui, qu'un homme de désir te cherche aujourd'hui dans le cœur de ses semblables, qu'il s'approche de ce miroir dans lequel seul sur la terre se devoient réunir tous les traits, il n'y en apercevra pas même la moindre trace, il sera obligé de se retirer pénétré de douleur en voyant qu'il ne sait plus où trouver le temple de son Dieu, et toi-même, ô souverain auteur des êtres si tu ne développes quelques nouveaux traits de ton amour et de ta puissance, tu vas bientôt te trouver sans témoignage et sans témoins dans l'univers ».

« Si ces tristes tableaux se suffisent pas pour éveiller ta pitié et stimuler ta gloire, je te parlerai de celui en qui réside la plénitude de ta divinité, de celui en qui tu as comme déposé ton propre cœur pour qu'il vint sur la terre le transmettre et le distribuer à cette même famille humaine qui s'étoit éloignée de toi ».

« Les hommes, au lieu de recevoir leur portion de cet ineffable présent, ou de ce flambeau inextinguible dont la moindre étincelle auroit ranimé tout leur être, cherchent à proscrire ce souverain remède, et à le faire passer pour un venin pestilentiel ».

« Les moins corrompus d'entr'eux retiennent cet être divin, dans d'épouvantables angoisses, en ne lui donnant en eux aucune ayle, et le lessant errer

autour d'eux, exposé à toutes les intempéries de l'air corrosif de la demeure du mensonge, et aux traits aigus de tous les chefs de l'iniquité. Les autres, mille fois plus pervers, cherchent à percer ce cœur lui même, se promettant par là d'anéantir infailliblement ta propre existence ».

« Dieu supreme, pour l'intérêt des merveilles éternelles que tu as semées dans la nature périssable, pour le bonheur de l'homme, dans qui tu daignes graver ton image, enfin, pour l'intérêt de ton amour et le soin de ta propre gloire, détourne un instant tes regards de cette splendeur qui remplit tes célestes demeures, porte-les sur toutes tes productions ».

« Viens faire reprendre à la nature ses merveilleux ornemens, viens arracher l'ame humaine à la mort, en l'empêchant de s'empoisonner elle-même).

« Hélas, viens toi-même au secours de ton propre cœur et de ta parole propre, et par pitié pour toi, viens épargner aux hommes un déïcide, car celui qu'ils veulent commettre est mille fois plus criminel que celui que le peuple Juif a commis sur le corps matériel de ton christ ».

« Au temps de Moyse tu vis l'affliction de ton peuple et tu descends pour le délivrer des mains des Egyptiens, vois aujourd'hui l'affiction de toute la nature, l'affliction de toute la famille humaine ; l'affliction de celui que tu avois envoyé au monde comme la bonne nouvelle et le royaume de joie, et tu ne dédaigneras pas de descendre et de faire pour le soulagement de tant de maux, ce que tu fis pour le soulagement d'un seul peuple ».

« Puisque tu as permis à mon ame de pénétrer jusque dans ton sanctuaire, et d'y apporter les gémissemens de la terre, les malheurs des hommes et les angoisses qu'éprouve de leur part ton divin envoyé, elle n'est surement pas la seule qui désire fixer tes yeux sur ces abymes de désolations, et il en existe, sans doute à plusieurs autres qui sont prêtes à remplir tes ordres souverains, à se dévouer à l'administration de tes bienfaits, et à voler partout où tu voudras les appeler à une œuvre à la fois si urgente et si immense ».

« Si elles paroissoient se défier de tout leur propre force et de la vérité de leur appel, tu leur dirois, comme Moyse je serai avec vous, et ce sera là le signe qui vous fera connoitre que c'est moi qui vous aurai envoyé. » (exode 4 : 12).

Alors, homme de désir, attends en paix le fruit de ta prière, tu ne tarderas pas à sentir le cœur de ton Dieu pénétrer dans toutes tes essences, et les remplir de ses douleurs, et quand tu te sentiras crucifié par les propres angoisses de ce cœur divin, tu reviendras dans le temps, pour y remplir, selon ta mesure et selon ta mission, le véritable ministère de l'Homme-Esprit.

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● François RIBADEAU DUMAS, ***Grandeur et misère des Jésuites.*** Les Productions de Paris.

Ce bel ouvrage, magnifiquement présenté, est aussi une grande étude historique très documentée. De saint Ignace de Loyola à Teilhard de Chardin et aux efforts du R.P. Riquet pour le « dialogue » entre catholiques et francs-maçons, l'auteur nous donne le tableau exact de l'irremplaçable apport spirituel de la Société de Jésus.

● Gérard SERBANESCO, **Histoire de la Franc-Maçonnerie universelle.** Editions R. DEMANGE, 1966. Prix : 72 francs.

D'une présentation matérielle aussi luxueuse que les deux précédents (plus de 200 illustrations), ce volumineux tome III ne décevra certes pas son public. L'auteur y a réuni une documentation vraiment colossale et variée.

Tour à tour, nous sommes éclairés sur l'affiliation maçonnique de Napoléon Bonaparte, sur l'histoire (si troublée) de la Franc-Maçonnerie française à travers les régimes successifs du siècle dernier (de la Restauration au Second Empire), sur le développement des Hauts Grades, sur les origines et le rôle exact de la Charbonnerie, sur l'influence de la Franc-Maçonnerie italienne sur l'unité nationale de ce grand pays ami. Un chapitre terminal retrace l'histoire de la Franc-Maçonnerie en Roumanie.

● Louis CHARPENTIER, **Les mystères de la cathédrale de Chartres.** Editions Robert Laffont. Prix : 16,50 F.

Aux yeux des historiens sceptiques, l'idée même d'un ésotérisme des **Maçons** opératifs du Moyen Age semble arbitraire. Pourtant — et l'auteur de ce bel ouvrage s'y attache à nous le prouver avec un soin minutieux, des édifices comme la splendide cathédrale de Chartres sont prodigieusement riches en « énigmes » archéologiques dont seule la Haute Science détient le vrai secret. Désormais, nulle visite approfondie de ce haut lieu des Gaules ne sera possible sans tenir en main le remarquable travail de Louis CHARPENTIER.

Tour à tour, nous constaterons — sous sa conduite avertie — la continuité des initiations celtique et chrétienne, la connaissance totale par les constructeurs médiévaux (en constant rapport avec les Templiers) de la géométrie secrète antique, leur savoir hermétique pleinement épanoui. A tous les points de vue, cet ouvrage est une réussite ; nous lui souhaitons le plus grand succès, qu'il mérite amplement.

● G.A. MATHIS, **Le portail alchimique de la cathédrale de Metz.** Editions « Le Lien », (7, rue Saint-Louis — MAIZIERES-lès-METZ — 57).

Le magistral ouvrage de FULCANELLI : **Le mystère des cathédrales** (récemment réédité par les Editions Jean-Jacques Pauvert, Paris) avait ouvert la voie ; il semble que, de plus en plus, doivent se multiplier les recherches et découvertes confirmant ses intuitions. En voici un fort bel exemple : notre ami G.A. MATHIS, ésotériste chrétien particulièrement averti, nous dévoile ici tous les secrets du plus remarquable portail de l'altière cathédrale de Metz.

● A. HAG, **Impasse de l'espérance.** Editions « Ondes Vives » (26, rue Louis - Blanc, SAINT-LEU-LA-FORET, VAL-D'OISE). Prix : 6 F, plus t. l.

Ce beau roman, admirablement écrit et tout vibrant de sensibilité, nous conte les mésaventures, les déceptions, les amours, le courage d'un groupe de « Pieds-noirs » rapatriés à Marseille. Mais ce livre est aussi et surtout (c'est pourquoi il nous intéresse ici) le reflet direct d'une poignante quête spirituelle. L'héroïne pourra s'écrier : « Il n'est de patrie qu'en Dieu ». En fin de compte, c'est nous tous qui sommes conviés à la grande aventure : la reconquête du Divin.

● A.-D. GRAD, **Pour comprendre la Kabbale.** Editions Dervy-Livres, 1966.

Nul ésotériste occidental ne pourrait se permettre d'ignorer la Kabbale hébraïque : dans cette tradition se trouvent incluses des clefs irremplaçables, dont la connaissance précise est essentielle Nul auteur n'était mieux qualifié que notre ami A.-D. Grad pour écrire un guide vraiment sûr, nous permettant d'aborder ce domaine abstrus entre tous : il a en effet reçu, en Palestine même, une formation traditionnelle (par des rabbins initiés). Pourtant, cet ouvrage de grand ésotériste se lit facilement : le langage en est clair, limpide et précis, comme c'est le cas lorsqu'un auteur possède la réelle **maîtrise** de son domaine. Il devrait, dans toute bibliothèque spécialisée, figurer aux côtés de l'admirable travail (toujours classique) de PAPUS.

● A.R. DARRY, **La philosophie des Nombres, connaissance retrouvée.** Omnium littéraire.

L'auteur s'est penché, après bien d'autres ésotéristes, sur le problème de la signification secrète des Nombres et des lettres hébraïques. Il nous montre la totale convergence des autres traditions (occidentales et orientales) avec l'ésotérisme judéo-chrétien ; et, en lisant attentivement ses conclusions serrées, nous serons conduits à reconnaître la pleine valeur de ses conclusions. L'enseignement secret de Moïse englobe bel et bien l'origine, toute l'histoire et la fin cyclique de notre globe ; et les découvertes scientifiques actuelles semblent (l'auteur en apporte maintes preuves) en être la pleine confirmation.

Un vaste panorama, qui prouve plus que jamais la valeur des perspectives traditionnelles de recherche.

● André VIREL, **Histoire de notre image.** Editions du Mont-Blanc, Genève.

Comment s'est constituée, au cours des âges, l'image même que l'homme se fait de son propre corps ? L'auteur de ce bel ouvrage se penche sur ce problème, grâce à une enquête psychologique en profondeur qui remonte aux origines mêmes de la représentation de la forme humaine. Nous y voyons comment les symboles, les mythes, les rites expriment le passage d'une personnalité de groupe à une prise de conscience individualisée du schéma corporel.

● L.J. PIEROL, **Le Cowan ! Chrétiens et Francs-Maçons : l'heure du choix et de la vérité.** Editions VITIANO (20, rue Chauchat, PARIS, 9e). Prix : 21 F.

Dans le langage des Maçons opératifs anglais du Moyen Age, le nom **Cowan** désignait un ouvrier non initié qui s'était efforcé — en vain — de surprendre les secrets d'une Loge. L'auteur estime que, tout en rendant hommage à toute tentative généreuse de réconciliation, les récents efforts de Maître Alec MELLOR se trouvent viciés à la base : un profane, quelle que soit l'ampleur de sa documentation indirecte (par les livres et documents de toutes sortes), ne pourra jamais comprendre ce qu'est la voie maçonnique — qui (comme toutes les initiations traditionnelles) se **vit** mais demeure irrémédiablement incommunicable aux curieux, à tous ceux qui l'étudient de l'extérieur. L.J. PIEROL répond aussi, en toute courtoisie, à l'ouvrage (également pu-

blié par les Editions VITIANO, dans cette collection « **Le pour et le contre** ») de Jean BAYLOT : **Dossier de la Franc-Maçonnerie de tradition.** *Contrairement aux attaques dont ils* faisaient récemment encore l'objet, la **Grande Loge de France** et le **Grand Orient** ne peuvent pas — l'auteur s'efforce de le montrer — être retranchés de la « **régularité** » **maçonnique.**

Signalons que cet important ouvrage ne se limite pas du tout à s'efforcer de résoudre les vieilles polémiques (d'où dépend l'éventuelle réconciliation entre la Maçonnerie et l'Eglise catholique), mais qu'il apporte à tous ceux qu'intéresse la Maçonnerie — qu'ils soient ou non initiés — un irremplaçable moyen d'information objective. Importante Préface par l'éminent Maçon J. CORNELOUP.

● **Ondes vives,** revue mensuelle (26, *rue Louis-Blanc,* SAINT-LEU-LA-FORET, VAL-D'OISE).

Saluons la sortie de cette importante revue spiritualiste, fondée par notre grand ami, J.-C. SALEMI. Elle s'est proposé pour but de « découvrir en l'homme la Source de vie, que Dieu a placée dans notre cœur, mais que notre vie matérielle a murée. » Pour ce faire, elle se propose de multiplier les études approfondie sur la psychologie, les traditions ésotériques, l'expérience *mystique, tous les moyens dont dis*pose l'homme d'aujourd'hui — s'il le veut bien — pour approfondir ses **connaissances intérieures.**

● J.-C. SALEMI, **La Lumière vient.** Editions Ondes vives (26, rue Louis-Blanc, SAINT-LEU-LA-FORET, VAL-D'OISE). Prix : 10,50 F.

Jules - Constant SALEMI, dont l'Introduction retrace justement l'étonnante carrière, est sans doute le « cas » le plus extraordinaire dans les aventures spirituelles hors-série de l'époque présente : il s'agit en effet d'un homme qui, sans aucun signe préalable, se vit brusquement appelé par le Maître — et devint, en toute humilité, l'infatigable pélerin de l'Absolu qu'il est devenu. Ce nouvel ouvrage, dernier *tome de la série* ***Connaissances intérieures,*** confirme toutes les belles découvertes de l'auteur : pas à pas, nous redécouvrons — verset par verset — le sens secret de la Bible. Pour ceux qui sauront l'y découvrir, l'Ecriture sainte pointe le chemin capable de mener l'homme à sa pleine réintégration finale dans la lumière divine.

APPEL

COMMUNIQUÉ IMPORTANT

LA BIBLIOTHEQUE DE L'ORDRE MARTINISTE

« Je prierai Dieu avec amour, disait Saint-Martin, mais je le prierai aussi avec intelligence. » Pour acquérir cette intelligence, les livres sont d'un secours précieux, et souvent indispensable. Le F∴ martiniste, la S∴ martiniste doivent **s'instruire** et la Bibliothèque de prêt de l'Ordre Martiniste leur en offre les moyens. Ils y trouveront des ouvrages et des revues traitant de toutes les branches de l'Ocultisme, de l'Esotérisme et du Spiritualisme. Négliger cette source de connaissance serait, de leur part, une erreur ; s'abonner à la **Bibliothèque de l'Ordre Martiniste** (15 F par an) est pour eux un **devoir.** Ce devoir, ils ne l'ont pas seulement envers eux-mêmes mais aussi à l'endroit de l'Ordre et de leurs FF∴ et SS∴ auxquels il importe de maintenir et d'améliorer un instrument de travail indispensable.

Je demande donc à tous les FF∴ et à toutes les SS∴ martinistes de Paris et de la région parisienne de bien vouloir se rendre, avant la fin de l'année, à l'une des permanences de la Bibliothèque — ou d'adresser par la poste leur abonnement annuel (janvier à décembre) pour 1967 (1).

Les permanences (assurées par le T∴ R∴ F∴ Robert AMADOU) ont lieu, 15, rue de Liège (rez-de-chaussée, 2e porte à gauche), de novembre à juin, tous les deuxièmes mercredis, de 17 à 20 h, et tous les quatrièmes samedis, de 16 à 19 h. Au cours de ces permanences, tous renseignements utiles sont fournis aux lecteurs et aux chercheurs.

Tous les Martinistes sont appelés instamment à utiliser la riche documentation de leur Bibliothèque et à favoriser son développement.

J'ajoute que les personnes qui n'appartiennent pas à l'Ordre Martiniste sont admises, moyennant le versement d'une caution, à s'inscrire à la Bibliothèque. Elles sont cordialement reçues aux heures de permanences indiquées ci-dessus.

Le Président :
Philippe ENCAUSSE

P.S. — Grâce à l'aide fraternelle d'un F∴ et d'une S∴ imprimeurs, le catalogue de la Bibliothèque vient de paraître. Un exemplaire en est gracieusement remis à tous les abonnés.

(1) CCP Ordre Martiniste : Paris 1714483.

LA SCIENCE DES MAGES

par

PAPUS

(Docteur Gérard ENCAUSSE)

4e Edition avec

en appendice :

La doctrine d'Eliphas LEVI

L'Ame humaine avant la naissance et après la mort

Constitution de l'Homme et de l'Univers,

Clef des évangiles d'après PISTIS SOPHIA

Il n'est certes pas nécessaire de présenter PAPUS (Docteur Gérard ENCAUSSE), dont les travaux font autorité dans le domaine de l'Occultisme comme en d'autres secteurs de l'activité humaine.

Cette nouvelle édition — la quatrième — de l'exposé clair, précis, documenté, qu'il avait consacré à « LA SCIENCE DES MAGES », vient à son heure. Elle apportera, sans nul doute, à un certain nombre de lecteurs, jeunes ou non, des données pratiques d'un incontestable intérêt. Elle est un remarquable résumé des idées du Maître éclairé, autant que bienfaisant, que fut Gérard ENCAUSSE PAPUS, « le Balzac de l'Occultisme », comme se plaisait à le désigner un savant éditeur.

En appendice à la 4e édition de « LA SCIENCE DES MAGES », on trouve la reproduction in-extenso des pages (jusqu'alors très rares) consacrées par PAPUS à la doctrine du grand ELIPHAS LEVI, qui fut l'un des guides — et quel guide ! — de PAPUS.

Enfin, toujours en appendice, la très curieuse, très intéressante et introuvable brochure consacrée, par PAPUS, à l'**Ame humaine avant la naissance et après la mort,** à la constitution de l'homme et de l'univers, à la clef des évangiles et à l'initiation évangélique d'après **PISTIS SOPHIA,** est reproduite in-extenso, elle aussi, ce qui permettra aux lecteurs de cette nouvelle édition d'avoir de précieux éclaircissements sur un grand nombre de problèmes.

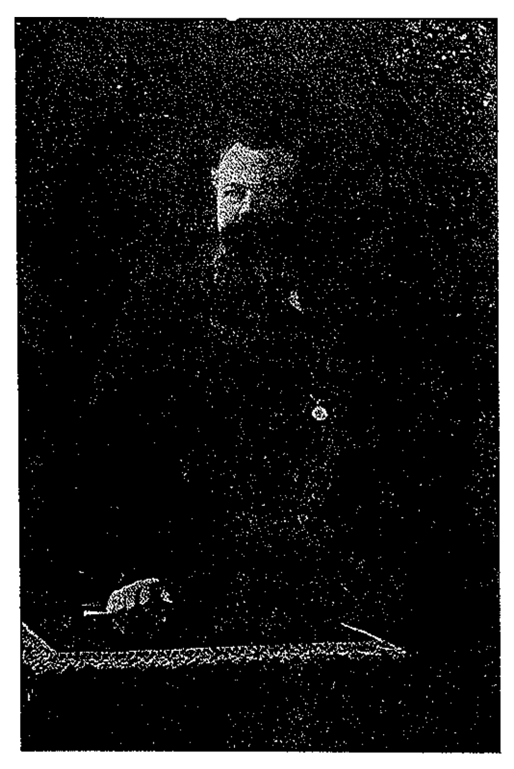
Une fois de plus, PAPUS aura donc fait œuvre utile pour le développement spirituel de tous ceux qui ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et un cœur pour comprendre...

Un volume de 238 pages abondamment illustré.

(1) « La Diffusion scientifique », 156, rue Lamarck à Paris (18e).

LES ARCHIVES DE PAPUS

Dans le prochain numéro de l'INITIATION, **l'on pourra lire une étude et l'inventaire sommaire des archives de Papus, conservées à la Bibliotèque municipale de Lyon. Ces archives, qui ont été récemment remises au jour et classées, constituent une mine pour le martiniste, pour l'ocultiste et pour l'historien. Nous essayerons de la décrire, et ainsi de faciliter son exploitation.**



Gérard ENCAUSSE (« PAPUS »)
1865 - 1916.

La tombe de PAPUS *au Père-Lachaise*

Le 25 octobre 1965, il y a eu exactement 49 ans que Gérard ENCAUSSE (PAPUS) s'est désincarné. Son enveloppe physique repose au cimetière du Père-Lachaise, dans le caveau de famille.

La tombe de PAPUS est — comme celle de Maître PHILIPPE à Lyon — toujours fleurie.

A la demande de nombreux admirateurs de PAPUS, nous donnons ci-après quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89e et 93e divisions, tourner *à droite* et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (*à main gauche*). Passer entre la 32e tombe (famille Aubert) et la 33e (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de PAPUS, *à main droite,* à la 38e tombe.

Philippe ENCAUSSE.